

# CHRONIQUES DE L'ÉTRANGE

Volume 2

PU SONGLING



Picquier poche



PU SONGLING

*Chroniques de l'étrange*

VOLUME II

Traduit du chinois et présenté par André Lévy

Edition établie par Jacques Cotin

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS DU  
CENTRE NATIONAL DU LIVRE

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN  
DE LA RÉGION PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR



*Éditions Picquier*

Titre original : *Liaozhai zhiyi*

© 2005, Editions Philippe Picquier  
pour la traduction en langue française et l'appareil critique

© 2020, Editions Picquier  
pour l'édition de poche

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

[www.editions-picquier.com](http://www.editions-picquier.com)

*En couverture* : D.R.

*Conception graphique* : Picquier & Protière

ISBN : 978-2-8097-1512-5

ISSN : 1251-6007

## *Sommaire du tome II*

|                                     |      |
|-------------------------------------|------|
| <i>Septième rouleau</i>             |      |
| Contes 256 à 294 .....              | 7    |
| <i>Huitième rouleau</i>             |      |
| Contes 295 à 337 .....              | 241  |
| <i>Neuvième rouleau</i>             |      |
| Contes 338 à 386 .....              | 455  |
| <i>Dixième rouleau</i>              |      |
| Contes 387 à 412 .....              | 653  |
| <i>Onzième rouleau</i>              |      |
| Contes 413 à 452 .....              | 861  |
| <i>Douzième rouleau</i>             |      |
| Contes 453 à 494 .....              | 1085 |
| <i>Apocryphes</i>                   |      |
| Contes 495 à 503 .....              | 1271 |
| Répertoire .....                    | 1285 |
| Bibliographie .....                 | 1409 |
| Table alphabétique des titres ..... | 1419 |
| Table détaillée du tome II .....    | 1437 |



*Septième rouleau*



## 256 - « Transformé »

Quo le Patriarche, de Jimo, vivait dans la pauvreté depuis son enfance. Comme le clan devait fournir un homme pour la défense des frontières du Nord, on désigna naturellement Luo. Il y demeura plusieurs années et y engendra un fils.

Le commandant de la garnison le traitait avec estime et générosité. Promu à un poste plus important au Shaanxi, il souhaitait y emmener Luo. Ce dernier confia donc son fils et sa femme à un ami, un certain Li, avant de partir pour l'ouest.

Trois années s'écoulèrent sans qu'il pût revenir.

Le commandant désirait faire parvenir un message aux forces du Nord. Luo se porta volontaire en le priant de l'autoriser à profiter de la mission pour rendre visite à sa femme et à son fils. Son supérieur y consentit.

Luo retrouva chez lui sa femme et son enfant en bonne santé, ce qui lui fut d'un grand réconfort. Mais voir des chaussures d'homme abandonnées sous le lit conjugal avait de quoi insinuer des doutes dans son esprit. Il passa aussitôt après chez Li le remercier de ses bons soins. Son ami lui offrit à boire et le combla de prévenances. Luo se sentait envahi d'une extrême gratitude, d'autant plus que sa femme lui avait vanté la noble conduite de Li.



羅祖  
 妻孥久別幸平  
 安決能如何一旦  
 梓檀裁能將刀  
 放下便成佛祖  
 亦死難



« Transformé »

Le lendemain, il annonça à son épouse : « Il me faut exécuter les ordres de mon chef. Je ne pourrai pas être de retour ce soir. Ne m'attends pas. »

Il sortit, enfourcha le cheval et s'en fut. En fait il attendait, caché non loin, et revint à la nuit tombée. Sa femme était en pleine conversation avec l'ami Li, dans le même lit, ce qui remplit Luo d'une telle fureur qu'il brisa le vantail. Le couple adultère, atterré, se traînait à genoux, le suppliant de leur laisser la vie. Luo, qui avait dégainé, remit le sabre dans son fourreau et se tourna vers son ami : « Je t'avais pris pour un homme digne de confiance. Au point où en sont les choses, te tuer ne servirait qu'à souiller ma lame. Concluons ce pacte : reçois ma femme et mon fils, prends aussi mon nom et assume mes fonctions. Je te laisse le cheval et mon arme. Quant à moi, je disparaiss. Adieu ! »

Sur ces mots, il partit.

Mais les villageois mirent les autorités au courant. Soumis à la bastonnade, Li avoua. L'affaire demeurerait toutefois invérifiable. Nul n'était en mesure d'apporter des preuves matérielles. Toutes les recherches s'avéraient vaines, au loin comme dans le voisinage. Luo avait disparu sans laisser la moindre trace. Le juge suspectait le couple adultère d'un meurtre. Il multipliait les séances de torture de sorte qu'au bout d'un an Li et la femme moururent dans leurs chaînes. Il fit renvoyer l'enfant au pays de ses grands-parents par le service des postes.

Par la suite, du côté de Shixiaying, « le Camp du coffre de pierre », un bûcheron, qui s'était enfoncé loin dans la montagne, aperçut un ermite assis immobile dans une grotte. Comme personne ne l'avait vu mendier de la nourriture dans les environs, les gens trouvèrent la chose si étrange qu'ils firent une collecte de provisions à lui

apporter. Certains croyaient reconnaître Luo le Patriarche. Sa grotte se remplissait d'offrandes, mais le saint homme n'y touchait pas. Était-ce une façon de manifester son aversion pour les perturbateurs ? Toujours est-il que les visiteurs se firent de plus en plus rares.

Au fil des années, herbes et lianes rendaient la grotte de moins en moins accessible. Lorsque quelqu'un parvint à s'y faufiler et à observer l'intérieur, il constata que l'ermite n'avait pas bougé, assis à la même place. Longtemps plus tard, on disait l'apercevoir parfois se promenant dans la montagne. Toujours est-il qu'il s'évaporait dès qu'on s'approchait de lui.

On alla finalement le surprendre dans son refuge. La même couche de poussière qu'autrefois couvrait ses vêtements. Un chacun était au comble de la stupéfaction. On revint quelques jours plus tard. Une colonne de jade tombait de son nez jusqu'au sol, révélant qu'il s'était « transformé » assis en méditation depuis longtemps déjà.

Les gens du pays lui élevèrent un temple et lui brûlaient tous les trois mois de l'encens et de la monnaie d'offrande en papier tout au long du chemin qui y menait. Son fils s'y rendit à son tour. Tous appelaient ce dernier Patriarche Luo le Jeune et lui remettaient les deniers du culte. Ses descendants continuent à les recueillir une fois l'an.

Lorsque Liu Zongyu de Yishui m'avait conté cette histoire avec force détails, j'en avais conclu en riant : « Les pieux donateurs ne cherchent plus la sainteté ou la sagesse, ils espèrent seulement devenir bouddhas, être « nirvânés ». Fais donc passer partout la recette : suffit de déposer le sabre ou le couteau ! »



## 257 - Pour une seule bonne action

Le dénommé Liu, du pays de Zichuan, avait la tête près du bonnet. Il avait quitté par la suite Zichuan pour s'installer à Yishui, sans se départir de cette exécrationnelle humeur qui le rendait haïssable, redouté des villageois.

Il possédait quelques *mu* de champs dont les talus étaient contigus à ceux d'un certain Miao. Diligent au travail, ce dernier avait planté nombre de pêchers au bord de sa terre. Comme les fruits commençaient à mûrir et que son fils grimpa à l'arbre pour en cueillir, Liu surgit et, courroucé, le chassa en déclarant que les pêchers étaient sur sa propriété. L'enfant rapportait le fait en sanglotant à son père qui n'en revenait pas de surprise, lorsque Liu vint tempêter à sa porte et lui annoncer qu'il allait porter plainte. Miao, souriant, s'efforça en vain de le calmer. Liu ne décolérait pas et repartit furieux.

Il y avait en ce temps-là, originaire de ce même pays de Zichuan, un certain Li Cuishi. Il tenait un mont-de-piété à Yishui. Liu entra en ville avec la plainte, lorsque le hasard le mit sur son chemin. Du même coin, ils se connaissaient bien. Li lui demanda : « Que viens-tu faire par ici ? » Liu le lui dit.

Li répliqua en souriant : « Nul n'ignore ici ta haute réputation. Je vois souvent Miao qui est un brave homme. Il n'est pas du genre à empiéter sur le bien d'autrui. Ne serait-ce pas plutôt le contraire ? » Sur ces mots, il déchira le papier et entraîna son ami dans la boutique, prêt à jouer le conciliateur. Mais Liu n'en démordait pas. Il subtilisa



*Pour une seule bonne action*

un pinceau pour rédiger à nouveau la plainte et glissa le papier contre sa poitrine, fermement décidé à le présenter. Peu après arrivait Miao qui exposa la raison de sa visite et suppliait Li d'intervenir pour régler à l'amiable le différend. « Je ne suis qu'un paysan, expliquait-il, et j'ai vécu cette moitié de ma vie sans voir de mandarin. Pourvu que me soit épargné le procès, comment oserais-je insister sur ma prétention à les posséder, ces quelques pêchers ? »

Li rappela Liu et lui déclara que Miao avait l'intention de céder. Liu répondit par des gesticulations et des invectives qui n'en finissaient plus, tandis que Miao gardait une mine affable et redoublait d'humilité, loin de contester quoi que ce fût.

L'affaire ainsi apaisée, Li rencontre quatre ou cinq jours plus tard quelqu'un du village qui lui rapporte que Liu était mort, un décès inattendu qui lui arracha force soupirs.

Un jour qu'il avait une course à faire, Li voit venir à lui un homme qui s'appuyait sur une canne et ressemblait de façon troublante à Liu. Arrivé à sa hauteur, ce dernier le salue courtoisement et l'invite à l'honorer de sa visite. Li lui demande d'un ton hésitant : « On m'avait parlé il y a quelques jours de ton décès. D'où vient cette fausse rumeur ? »

Liu lui saisit la main sans répondre, le conduit à son village, le fait entrer chez lui, lui sert à boire et prend enfin la parole : « La rumeur n'était pas fausse. Je sortais de chez moi quand j'ai vu deux hommes qui venaient m'arrêter pour me présenter aux autorités. Quand je leur ai demandé de quoi il s'agissait, ils m'ont répondu qu'ils n'en savaient rien. Après m'être frotté aux tribunaux plusieurs dizaines d'années, je me disais que je n'avais pas à redouter la confrontation et n'éprouvais aucune crainte. Je les ai donc suivis tranquillement au tribunal où celui qui siégeait face au sud m'a apostrophé d'un ton courroucé : "Te voilà !

L'enchaînement de tes mauvaises actions dépasse les bornes, et tu n'éprouves même pas de remords ! On accapare maintenant les biens d'autrui. Ce genre de violation est passible du chaudron d'huile bouillante." Le greffier qui examinait le registre est intervenu : "L'inculpé a commis une bonne action. Sa mort serait prématurée." Le juge, Yama, je présume, a parcouru des yeux le dossier, la mine quelque peu détendue : "C'est bon. Raccompagnez-le !" Plusieurs dizaines d'hommes acquiescèrent d'une même voix et me poussèrent dehors. Comme je protestais : "Pourquoi m'avoir amené ici et me chasser maintenant ? Expliquez-vous !", le greffier m'a montré du doigt le passage suivant dans mon dossier : *En la treizième année de l'ère Chongzhen (1640) a sauvé la femme d'autrui et l'union d'un couple par le don de trois cents sapèques.* "Sans cette bonne action, tu aurais été condamné ce jour même à mourir et à tomber dans le cycle des renaissances animales." Terrifié, je suis sorti sans insister avec les deux gardes qui m'ont réclamé un pourboire. Je me suis fâché : "Vous me semblez ignorer à qui vous parlez. A moi, Liu, qui ai couru les tribunaux vingt ans pour extorquer le bien d'autrui ? Comment pouvez-vous avoir le front de disputer au tigre son morceau de viande ?" Les deux hommes n'ont pas insisté. Après m'avoir accompagné jusqu'au village, ils ont joint courtoisement les mains pour souligner : "Nous ne nous sommes même pas permis de boire une gorgée d'eau au cours de cette mission." Dès qu'ils sont repartis, j'ai franchi ma porte et suis revenu à moi. J'avais alors rendu le dernier soupir deux jours auparavant. »

Intrigué par ce qu'il venait d'apprendre, Li l'interrogea sur les tenants et les aboutissants de cette bonne action.

En cette treizième année de l'ère Chongzhen, la récolte avait été si désastreuse que les gens se mangeaient entre

eux. Liu habitait alors Zichuan où il exerçait les fonctions de chef de la police. Il tomba sur un couple qui se lamentait si pitoyablement qu'il leur en demanda la raison. « Nous ne sommes mariés que depuis un an à peine, mais à cause de la famine il va falloir nous séparer. Telle est la raison de notre peine. »

Il les revit peu après devant la boutique du marchand d'huile avec lequel ils avaient une discussion. Comme Liu s'approchait pour s'enquérir de ce qui se passait, le boutiquier, un certain Ma, lui expliqua : « Ce couple sur le point de mourir de faim me mendie tous les jours des tourteaux pour survivre. Voilà qu'il veut maintenant me vendre sa femme. J'en ai déjà acheté une dizaine. Quel besoin en aurais-je ? A bas prix, je veux bien, sinon n'en parlons plus. Il est exaspérant. Importuner ainsi son monde ! »

Le mari intervint : « Maintenant que les grains sont aussi chers que des perles, j'ai calculé que moins de trois cents sapèques ne pourraient permettre de fuir la famine. Nous voulons survivre l'un et l'autre. A quoi bon vendre ma femme si je ne peux échapper à la mort ? Ce n'est pas que j'aie l'impudence de discuter du prix, c'est que je sollicite un acte de secrète compassion. »

Liu le prenait en pitié et demanda au boutiquier combien il consentait à mettre. Le marchand répondit : « Les filles ne valent pas plus d'une centaine de sapèques pièce en ce moment. »

Liu lui proposa de ne pas réduire la somme demandée, quitte à en payer lui-même la moitié. Ma s'y refusa obstinément. Avec une impatience propre à la jeunesse, Liu se tourna vers le malheureux : « Inutile de discuter plus longtemps avec cet individu mesquin ! Permettez-moi de vous faire don de ce que vous sollicitez. Ne vaut-il pas mieux échapper à la famine tout en demeurant ensemble ? »

Il ouvrit sa bourse et leur donna trois cents sapèques. Le couple le remercia en larmes et s'en fut.

Le récit de Liu arracha à Li des soupirs d'admiration.

Liu changea dès lors subitement de conduite.

Quoiqu'il ait aujourd'hui soixante-dix ans, il est en pleine santé. L'année dernière, comme Li passait lui rendre visite, il le trouva qui se querellait, entouré d'une foule qui ne parvenait pas à le calmer. « Tu veux à nouveau porter plainte pour des pêchers ? » lui lança Li en riant. Le visage brusquement décomposé, Liu s'arrêta de gesticuler, balbutia des excuses et se retira.

Le chroniqueur de l'étrange :

*Li Cuishi et son frère étaient de nobles roturiers. Mais le plus généreux était Cuishi qui aimait à faire le bien et n'avait jamais abusé de sa fortune. C'était un vrai et sincère homme de qualité. Son souci d'apaiser les querelles et d'engager au bien montre quelle vie il a menée. Pour devenir riche, il faut être sans bonté, dit un vieil adage. Je me demande si Cuishi était bon avant de devenir riche, ou bien s'il était riche avant de le devenir, bon.*



## 258 - *Jalousie vaincue*

Chai Tingbin était originaire de Taiping. Sa femme, née Jin, n'avait pas d'enfant, mais elle était d'une extraordinaire jalousie.



*Jalousie vaincue*

Lorsque Chai dépensa cent tael pour se procurer une concubine, elle fit subir de si mauvais traitements à cette dernière que la malheureuse mourut en moins d'une année. Le mari en conçut un tel dépit qu'il coucha seul plusieurs mois d'affilée et refusa de mettre les pieds dans le quartier des femmes.

Le jour de son anniversaire, Dame Jin vint présenter ses vœux à son mari en grande toilette et avec d'humbles et aimables paroles. Il n'eut pas le cœur à la repousser. Bref, ils recommencèrent à se parler et se sourire. Elle prépara une collation dans sa chambre et invita Chai à l'y rejoindre. Comme il prétendait avoir trop bu, c'est elle qui alla lui rendre visite, parée et fardée. Elle insistait : « J'ai fait de mon mieux pour te plaire, tout au long de la journée. Tu as trop bu, mais viens quand même vider une dernière coupe dans ma chambre. Nous nous quitterons après. »

Il se laissa convaincre. Elle l'entraînait à bavarder tout en trinquant et lui dit d'un air détaché : « Tu ne sais pas combien je suis navrée d'avoir causé par mégarde la mort de cette servante qui te plaisait tant. Pourquoi m'en garder rancune au point de laisser sombrer tout sentiment conjugal ? Je t'en prie. Prendrais-tu par la suite une douzaine de jolies petites "épingles d'or", ce n'est pas moi qui te chercherais noise... »

Le discours avait de quoi combler d'aise le mari. *Le chandelier n'apparaît que lorsque la chandelle est consumée* : il passa le reste de la nuit auprès de sa femme. Leur amour retrouva dès lors l'ardeur du début de leur mariage.

Dame Jin fit alors venir une entremetteuse pour lui commander une belle et accorte soubrette. Tout en la poussant en sous-main à faire traîner les choses, elle affectait de beaucoup s'en préoccuper et de la presser d'agir.

Plus d'une année s'écoula ainsi sans résultat tangible. Perdant patience, Chai s'en remit à des parents et amis pour se faire acheter une concubine. Il se procura de cette façon une fille adoptive de la famille Lin. A sa vue, la joie se peignit sur le visage de l'épouse principale qui lui faisait partager ses repas et la laisser choisir à sa guise ses bijoux et colifichets.

Toutefois, du fait qu'elle était originaire de la région de Pékin, la demoiselle ne connaissait pas grand-chose aux travaux d'aiguille. Pour la broderie, hormis celle des chaussons, il fallait s'adresser ailleurs.

« Il est dans les habitudes de la maison de vivre dans la diligence et la frugalité. Nous ne sommes pas plus princes que marquis pour nous permettre de t'avoir achetée comme si tu étais un tableau décoratif destiné à être accroché pour le seul plaisir de le contempler », décréta Dame Jin en lui mettant entre les mains une pièce de soie. Elle se mit en devoir de lui enseigner la couture à la façon d'un maître sévère chargé de dresser son disciple. Au début, elle se contentait d'invectives, mais elle passa bientôt aux coups de fouet pour se faire mieux comprendre. Le mari en était profondément peiné. Il n'osait intervenir, d'autant plus que Dame Jin multipliait ostensiblement les marques d'affection à l'égard de la petite Lin. Souvent elle la fardait et l'habillait de ses propres mains. Mais pour un pli malencontreux laissé au fond d'une chaussure, elle lui frappait les pieds à coups de barre de fer. Le moindre désordre dans sa coiffure lui valait des gifles sur les deux joues. Ne pouvant en supporter davantage, la petite finit par se pendre.

Chai en fut si douloureusement affecté qu'il osa étaler sa rancœur. Sa femme s'emporta : « Mais c'est pour toi que j'ai veillé à son éducation ! En quoi suis-je coupable ? »

Le mari comprit enfin jusqu'où pouvait aller la ruse cruelle de la femme jalouse. Il la prit de nouveau en aversion et rompit, en conséquence, définitivement l'entente conjugale. Il se fit construire secrètement une demeure sur un de ses domaines détachés dans l'intention de se procurer une jolie fille et d'habiter avec elle séparément.

Six mois s'étaient insensiblement écoulés sans qu'il eût trouvé personne à son goût, quand, au hasard des funérailles de l'un de ses amis, il aperçut, fasciné, une jeune fille de seize ans qui lui ravit l'âme, éblouissante de charnelle beauté dans son éclatante jeunesse. Surprise par la folle indiscretion de son regard, la demoiselle le charmait de vagues automnales que lui glissaient ses œillades répétées.

En questionnant les uns et les autres, il apprit que c'était la fille des Shao.

Shao était un lettré pauvre qui n'avait que cette enfant. Son intelligence précoce l'avait encouragé à lui apprendre à lire. Elle comprenait à la première lecture ce qu'elle parcourait des yeux et se plaisait en particulier à l'étude du *Classique de la médecine interne* et d'un livre de physiognomonie, le *Miroir de glace*. Son père l'adorait et ne songeait pas à lui contester la liberté du choix, s'il était question de mariage. Comme nul parti ne lui avait plu jusqu'alors, riche ou pauvre, elle n'était pas encore promise à dix-sept ans.

Au courant de ces détails, Chai pensait qu'il n'avait aucune chance, mais son cœur ne le laissait pas en paix. L'espoir lui revint en songeant qu'elle était de famille pauvre et que des avantages pécuniaires pourraient les amener à consentir au sort de concubine pour leur fille. Il en fit part à maintes entremetteuses, mais aucune ne voulait se risquer à une entreprise vouée à l'échec. Il désespérait,

découragé, quand survint une vieille marchande de perles. Il lui parla de ce qui l'obsédait et, lui glissant une jolie somme, lui dit : « Je ne vous demande que de faire connaître le sérieux de mes intentions et ne vous en voudrai pas si vous échouez. Si jamais vous réussissiez, je ne lésinerais pas, même si c'est une question de mille tael. »

Appâtée par le profit fabuleux que l'opération promettait, la bonne femme acquiesça. Elle gravit le seuil des Shao et se mit à bavarder de choses et d'autres avec la maîtresse de maison dans l'intention d'en venir à sa mission. A la vue de la jeune fille, elle se récria, sur le ton de la surprise admirative :

« La belle demoiselle que voilà ! Si elle avait paru à la cour, elle aurait éclipsé les plus belles favorites du temps jadis ! Et qui donc est son heureux fiancé ?

— Elle n'en a pas encore.

— Une belle fille telle que la vôtre ? Point de souci à se faire pour lui trouver noble gendre, prince ou marquis.

— Je n'ose y prétendre, répliqua Dame Shao en soupirant. Si seulement se présentait un rejeton de famille lettrée, ce serait merveilleux ! La petite peste chipote et ne se décide pas. Sur dix propositions, pas une ne lui convient. Je me demande ce qu'elle veut.

— Il ne faut pas lui en tenir rigueur, Madame. Une pareille beauté ! Moi, je me demande quel trésor de mérites il faudrait avoir accumulé dans ses vies antérieures pour prétendre pouvoir en jouir. J'en ai une bien bonne. Le jeune seigneur Chai m'a dit avoir remarqué l'éclat de son visage au voisinage d'une tombe. Il est disposé à offrir mille tael en cadeau de fiançailles. N'est-ce pas hibou affamé aspirant à goûter à la chair de l'oie sauvage qui passe en haut dans le ciel ? Je l'ai bien vite remis à sa place. »

Dame Shao souriait sans répondre. La vieille reprit : « Bien sûr, dans une famille lettrée comme la vôtre, il serait difficile de prendre en considération cet aspect des choses... Mais pour des gens d'une autre condition, ce qu'on perd d'un côté, est compensé au décuple de l'autre. Pourquoi cela ne pourrait-il pas se faire ? »

Dame Shao sourit à nouveau sans dire mot. La vieille se frottait les mains. Elle poursuivit : « Après tout, c'est un bien mauvais calcul de ma part. Alors que je bénéficie à tout moment de votre affection chaque fois que je monte chez vous... Nos genoux se pressent les uns contre les autres, tandis que vous m'offrez à boire. Quand vous aurez les mille taels, vous ne sortirez plus qu'en voiture, et rentrerez de même dans votre résidence. J'en serai chassée sans ménagement par le portier. »

Dame Shao resta un long moment plongée dans ses pensées. Enfin elle se leva et partit en parler à son mari. Ils appelèrent ensuite leur fille. Puis tous trois reparurent.

Dame Shao déclara en riant :

« Cette petite est incroyable ! A peine a-t-elle eu vent de cette proposition de la prendre comme vile concubine qu'elle accepte ! Je crains que nous ne devenions la risée de nos confrères de la Forêt des Lettrés.

— Une fois entrée dans la famille, si elle obtient un garçon, fit valoir l'entremetteuse, qu'en sera-t-il de l'épouse principale ? Elle ne comptera plus ! »

A cela, elle ajouta que le mari avait l'intention d'habiter séparément.

Dame Shao ne pouvait que se réjouir de telles perspectives. Elle appela sa fille :

« Essaye d'en discuter plus longuement avec la mère Jia. Puisque c'est ta décision, il ne faudrait pas la regretter, ni en vouloir à tes parents de l'avoir prise.

— Si je leur permets ainsi de vivre en paix avec de confortables revenus, ils ne m'auront pas nourrie en vain, répondit la jeune fille rougissante. D'ailleurs je me considère comme vouée à un médiocre destin. Un trop beau parti n'aurait pas manqué de réduire le nombre de mes années. De petites misères ne signifient pas forcément le malheur. De mon côté, j'ai vu Monsieur Chai : j'estime que sa physionomie promet le bonheur et je suis persuadée que ses enfants et petits-enfants s'élèveront dans l'échelle sociale. »

Fière de ce succès, l'entremetteuse courut l'annoncer à Chai, ravi de ce résultat inespéré. Il réunit sans tarder les mille taels, fit atteler voiture et chevaux, épousa la fille Shao et l'installa dans son domaine détaché sans qu'aucun de ses gens n'osât en souffler mot. C'est elle qui prit l'initiative d'en parler à son mari : « Les dispositions que tu as prises ont la fragilité du nid d'hirondelle construit sans aucun souci du lendemain sous le toit d'une tente. Comment peut-on compter indéfiniment fermer les bouches et empêcher les langues de s'agiter ? Mieux vaut rentrer chez nous et tout révéler sans plus tarder afin de prévenir de plus fâcheuses conséquences. »

Comme Chai exprimait sa crainte qu'elle ne fût maltraitée, la nouvelle concubine répliqua :

« Il n'est personne ici-bas qui ne puisse changer. Si je ne commets aucune faute, comment pourrait-elle m'en vouloir ?

— Mais si, lui opposa le mari. C'est une femme incroyablement acariâtre, butée et fermée à tout sentiment.

— Je ne suis qu'une vile concubine dont le lot est d'être maltraitée. Il faut l'accepter sinon ce serait monnayer chaque jour qui nous reste à vivre. Ce ne saurait être une solution durable. »

Chai reconnaissait qu'elle avait raison, mais ne pouvait se résoudre à mettre fin à ses hésitations et prendre la décision. Un jour qu'il s'était absenté, la jeune femme sortit vêtue de noir, se fit conduire sur une vieille jument par un serviteur à la tête grisonnante, suivie d'une femme âgée qui portait son ballot, et, finalement, se rendit chez l'épouse principale.

Elle lui expose sa situation, humblement prosternée. L'épouse commence par s'emporter, mais se calme bientôt en songeant que la concubine est pardonnable puisqu'elle s'est présentée d'elle-même. Elle se sentait d'autant plus portée à l'indulgence qu'elle était touchée par l'humilité de la fille et la modestie de sa mise. Elle alla même jusqu'à donner l'ordre à sa servante de sortir un habit de brocart pour l'en vêtir. « Cet homme volage dit du mal de moi partout et suscite d'injustes critiques à mon égard, plaissait-elle. En fait, tout vient de sa déloyauté et de l'inconduite des servantes. Il y a de quoi en être exaspérée. Dites-moi, établir un nouveau foyer à l'insu de sa femme, est-ce digne d'un honnête homme ?

— A voir les choses d'un peu plus près, il me semble qu'il éprouve des remords, mais il est retenu par son amour-propre. Comme dit l'adage, *Grand ne s'abaisse devant l'inférieur*. Du point de vue de l'observation des rites, la femme est au mari ce qu'est le fils à son père, ou la concubine par rapport à l'épouse. Si Madame veut bien lui accorder quelques paroles aimables, la rancune si longuement amassée se dissipera d'elle-même entièrement.

— S'il ne prend pas l'initiative de venir, que faire ? »

Elle fit débarrasser une pièce par ses servantes. Bien que mécontente en son for intérieur, elle se résigna momentanément à y laisser s'installer la concubine.

Lorsqu'il apprit où cette dernière était allée, le mari, alarmé, se dit que la brebis s'était jetée dans la gueule de la tigresse. Mais il était trop tard. Il se précipita chez lui et se sentit quelque peu rassuré en trouvant la maison dans le plus grand calme. La concubine l'accueillit avec joie et voulut le conduire à son épouse. Il faisait des difficultés. Elle se mit à pleurer, ce qui le radoucit. La concubine se rendit alors chez l'épouse pour le lui dire : « Il vient de rentrer et se sent trop honteux pour oser passer vous voir. Je vous en supplie, allez à lui avec un sourire tendre... »

Face à la réticence de Dame Jin, la fille des Shao insistait : « Je vous l'ai déjà dit. Le mari est à l'épouse ce qu'elle est elle-même pour la concubine. Dame Mengguang élevait à la hauteur de ses sourcils le plateau qu'elle présentait à son mari, mais nul n'y voyait de la flagornerie. Pourquoi ? C'est que tel était son devoir dans sa position. »

L'épouse se rallia donc à son conseil, vit son mari et lui dit : « Te voilà comme le lièvre rusé dont le terrier dispose de trois issues. Pourquoi être revenu chez nous ? »

Comme Chai baissait la tête sans répondre, elle lui donna un coup de coude. Il esquissa un sourire forcé et elle se détendit un peu. Au moment où elle allait repartir, la concubine le poussa pour qu'il la suivît et commanda aux cuisines de leur servir une collation. Leur réconciliation était dès lors scellée.

La fille des Shao se levait de bonne heure et s'habillait de noir pour assister à leur lever et leur présenter la serviette, leurs ablutions terminées. Elle observait scrupuleusement les marques de respect que doit une servante à sa maîtresse et repoussait fermement Chai lorsqu'il pénétrait dans sa chambre, ne l'acceptant qu'une nuit sur dix. L'épouse ne pouvait méconnaître en son for intérieur la

sage conduite de sa rivale, mais, honteuse de ne pas la valoir, elle n'en éprouvait pas moins un dépit qui alimentait sa jalousie. La concubine la servait avec une diligence qui ne lui permettait pas de la prendre en défaut. S'il lui échappait quelques récriminations, la fille Shao les accueillait avec soumission.

Une nuit au cours de laquelle les époux avaient eu une prise de bec, l'épouse principale se trouvait de fort méchante humeur au moment de la toilette matinale. Comme la jeune femme lui tendait le miroir, il tomba et se brisa. L'épouse, hors d'elle, la prit par les cheveux et lui griffa les yeux. La concubine effrayée lui demandait pardon à genoux, ce qui ne suffit pas à l'apaiser. Elle se mit à la fouetter, plusieurs dizaines de coups. Ne pouvant en tolérer davantage, le mari se précipita dans la chambre au comble de l'indignation et emmena la concubine, poursuivi par l'épouse qui les frappait en grommelant. Hors de lui, Chai lui arracha le fouet et l'en cingla au visage. Elle battit en retraite. La rupture entre les époux fut dès lors consommée.

Chai avait interdit à la concubine de passer voir sa femme, mais elle ne l'écoutait pas. Levée de bonne heure, elle se traînait sur les genoux au pied de son lit et attendait au bas des rideaux l'épouse qui la chassait, l'injure à la bouche. Celle-ci guettait jour et nuit les sorties de son mari en grinçant des dents et profitait de son absence pour décharger sa rancœur sur la concubine. Quand il le sut, Chai s'excusa d'avoir à interrompre ses activités mondaines, condamna sa porte aux visiteurs et ne se rendit plus nulle part, même aux funérailles ou à d'autres célébrations d'importance semblable. Il ne restait plus à l'épouse d'autre ressource que de déchaîner sa mauvaise humeur sur les servantes de tous âges en les battant, ce qui la rendait plus odieuse que jamais à leurs yeux.

Depuis la brouille des époux, la concubine n'osait plus passer les nuits avec Chai, réduit à dormir seul, ce qui fut de quelque consolation pour l'épouse quand elle l'apprit.

Parmi les servantes, il y avait une grande fille, fort délurée, qu'elle surprit en conversation avec son mari. Elle la soupçonnait d'entretenir une liaison secrète avec lui et la maltraitait plus durement encore que les autres. Chaque fois qu'elle se trouvait sans témoin, celle-ci maudissait sa maîtresse à en perdre la raison. Un soir où c'était son tour de la servir, la concubine mit en garde le mari : « Ne laisse pas cette servante y aller. Elle porte sur son visage des intentions meurtrières. On ne sait jamais... »

Chai en prit bonne note, convoqua la servante et lui demanda à brûle-pourpoint : « Que vas-tu faire ? »

Décontenancée, elle ne sut que répondre. La suspicion ainsi confirmée, le maître la fit fouiller. On trouva sur elle un poignard aiguisé. La servante ne savait que dire, sinon se prosterner pour implorer la vie sauve. Chai voulait la battre, mais la concubine le retint et lui dit : « Je crains que Madame ne l'apprenne. Dans ce cas, la fille n'en sortira pas vivante. Son crime n'est pas de ceux qui se pardonnent. Mais ne vaut-il pas mieux la vendre ? Une vie sera épargnée et nous y gagnerons le prix qu'on en donnera. »

Chai approuva le conseil et, comme quelqu'un cherchait une concubine, on la vendit aussitôt. L'épouse, bien sûr, en voulut à son mari de ne pas l'avoir consultée, mais passa le plus clair de sa colère sur la fille des Shao qu'elle abreuva d'injures. Le mari indigné se tourna vers la victime pour lui en faire la remarque : « Tu ne peux que t'en prendre à toi-même. Si tu l'avais laissée perpétrer le meurtre, on n'en serait pas là aujourd'hui ! » Il s'éloigna sur ces paroles qui ne laissèrent pas d'intriguer l'épouse.

Celle-ci eut beau interroger les uns et les autres, tous arguaient de leur ignorance. La concubine restait muette. Exaspérée, elle la secouait par ses vêtements en déversant les insultes. Enfin, de retour, le mari lui révéla à quoi elle avait échappé. Effarée, elle se radoucit quelque peu, mais elle lui en voulait de ne pas avoir été prévenue.

Chai crut que sa rancœur n'était plus tournée contre la concubine et ne se tint plus sur ses gardes. Dame Jin profita d'une absence prolongée du mari pour régler le compte de sa rivale.

« Le meurtre du maître est un crime impardonnable. Dans quelle intention l'as-tu laissée partir ? »

Prise au dépourvu, la fille des Shao ne sut que répondre pour se disculper. L'épouse fit rougir au feu une tige de fer dans l'intention de la marquer au visage et de ruiner sa beauté. Toutes les servantes en étaient révoltées. A chaque cri de douleur de la victime, elles éclataient en sanglots et auraient préféré souffrir la mort à sa place. La maîtresse dut renoncer à poursuivre la cruelle opération, se contentant de percer la malheureuse d'une vingtaine de coups d'épingle sur les côtes avant de lui faire signe de disparaître.

A son retour, Chai fut saisi d'un immense courroux à la vue de la brûlure au visage de la concubine. Il voulait aller chercher sa femme, mais la fille des Shao le retint par le revers de sa veste : « Je savais fort bien que ce serait la géhenne et c'est délibérément que j'y suis entrée. Quand je t'ai épousé, crois-tu que je prenais ta maison pour le paradis ? Je me considérais comme vouée aux malheurs et j'espérais ainsi détourner le cours d'un mauvais destin. C'est en supportant tout avec égalité d'humeur que j'amènerai des temps nouveaux qui nous donneront pleine satisfaction. Offenser le Ciel serait comme recreuser une fosse déjà presque comblée. »

Elle appliqua un baume là où sa peau avait été endommagée, et guérit en quelques jours. S'examinant devant un miroir, elle s'exclama joyeusement : « C'est aujourd'hui une occasion de me complimenter ! La marque au fer rouge a effacé ma ligne de malchance. »

Elle continua à servir assidûment l'épouse, comme si de rien n'était. Depuis que celle-ci avait vu tout le monde pleurer pour sa rivale, elle comprit combien elle s'était isolée. La honte et les remords germaient en elle. Il lui arrivait de plus en plus souvent d'appeler la concubine pour l'entretenir de problèmes domestiques en lui faisant bon visage.

Un mois plus tard, Dame Jin fut saisie de nausées qui l'empêchaient de boire et de manger. Son mari ne lui prêtait pas la moindre attention. En fait, son seul regret était que la maladie ne l'eût pas emportée plus tôt. En quelques jours, son ventre enfla dans de telles proportions qu'il était plus tendu qu'un tambour, plongeant la malade jour et nuit dans un inconfort affreusement pénible. La concubine la veillait sans satisfaire son propre besoin de sommeil ni prendre le temps de se sustenter, un dévouement qui suscitait l'admiration grandissante de la patiente. La jeune femme lui démontrait sa connaissance des principes médicaux, mais la malade préférait se dérober à ses soins, la suspectant de chercher à se venger des cruautés qu'elle lui avait infligées dans le passé.

Dame Jin avait toujours tenu sa maison avec rigueur et mené la domesticité avec sévérité. Depuis sa maladie, tous en prenaient à leurs aises et en faisaient le moins possible. Force fut au mari de s'abaisser à se mêler de la gestion domestique. Mais il eut beau faire, riz et sel disparaissaient comme par enchantement. Il commençait à déchanter. Sa femme lui manquait. Il se rendait compte de son incapacité

à la remplacer et fit venir des médecins pour la soigner. La malade répétait qu'elle était empoisonnée par le fluide de la contrariété. L'examen du pouls indiquait invariablement un état dépressif, sans doute dû à ce fluide. On changea maintes fois de médecins sans obtenir d'amélioration. La maladie évoluait et entraînait dans une phase dangereuse. Comme on lui préparait une décoction, la concubine déclara : « Cent pochettes de ce remède ne serviraient de rien, sauf d'aggraver le mal. »

Dame Jin ne lui accordait pas confiance, mais la concubine prit sur elle de substituer subrepticement un autre médicament à celui de l'ordonnance. Un moment après l'avoir absorbé, la patiente alla trois fois à la selle et son malaise disparut comme par enchantement. Elle crut pouvoir se moquer des recommandations de la fille Shao. Encore gémissante, elle la fit appeler : « Qu'en penses-tu, éminente Esculape féminine ? »

La concubine et les servantes se mirent à rire. Elles ne lui en avouèrent la raison que lorsque la malade les eut pressées de questions. Cette dernière fondit en larmes : « J'ai bénéficié jour après jour de tes soins sans me rendre compte de rien. Désormais je n'écouterai plus que toi dans le gouvernement de la maison. »

Peu après, Chai célébrait par un banquet le complet rétablissement de sa femme. La concubine servait les deux époux, pichet en main, mais Dame Jin se leva pour le lui prendre et la forcer à s'asseoir à côté d'elle en lui témoignant les plus grandes marques d'affection. Lorsque la jeune femme eut quitté sa place sous quelque prétexte, l'épouse dépêcha deux servantes pour la ramener bon gré mal gré. Elle l'obligeait à dormir dans un lit tout contre le sien. Il n'y eut dès lors point d'affaires dont elles n'eussent préalablement discuté, point de repas qu'elles n'eussent

pris ensemble, plus intimement liées que ne le seraient deux sœurs.

Quelque temps plus tard, la concubine donnait naissance à un garçon et se sentit très mal après l'accouchement. Dame Jin veilla sur elle en personne et lui prodigua autant de soins que si elle avait été sa vieille mère. Ce fut ensuite son tour de souffrir d'une crise cardiaque. Son visage devenait bleu et, terrassée par une douleur intense, elle ne souhaitait plus que la mort. La concubine partit acheter en toute hâte des aiguilles d'acupuncture en argent. A son retour, la malade était à son dernier souffle. La fille Shao la piqua à un méridien et la douleur disparut comme par enchantement. Dix jours plus tard, elle fit une rechute qu'elle surmonta grâce au même traitement. Six ou sept jours étaient passés, quand une nouvelle alerte s'annonça. Bien que réduite de la même façon, l'intensité de la douleur la laissait chaque fois dans un état d'extrême anxiété tant elle en appréhendait le retour.

Elle rêva dans la nuit qu'elle arrivait à un endroit ressemblant à un temple où allaient et venaient dieux et démons. « N'es-tu point Dame Jin ? demanda l'un d'eux. Tes péchés pèsent si lourd que tu aurais dû avoir épuisé le nombre de tes jours. En considération de ton récent repentir, nous avons décidé d'alléger ton châtement en nous contentant de te terrasser de crises périodiques. Tu avais tué deux concubines : cela en est la rétribution. Quant à la fille des Shao, quelle faute avait-elle commise pour que tu l'aies traitée aussi cruellement ? Ton mari s'est chargé de la rétribution des coups de fouet, on peut t'en tenir quitte. Mais tu n'as pas encore expié la marque au fer rouge et les vingt-trois coups d'épingle, sauf trois au cours des trois crises. N'espère pas en être débarrassée à si bon compte. Tu auras une crise demain. »

Elle se réveilla terriblement inquiète, espérant néanmoins que ce n'avait été rien de plus qu'un cauchemar. Mais après le repas, une nouvelle crise l'assailit, plus douloureuse que jamais. La concubine lui fit une piqûre qui la remit d'aplomb sur-le-champ. Elle redoutait de ne pouvoir faire mieux : « Mon art se borne à soulager. Pourquoi ne pas tarir la source du mal ? Il faudrait cautériser au moyen d'une brûlure profonde. La supporteriez-vous ? Je crains que non. »

Se rappelant les paroles entendues dans son cauchemar, Dame Jin ne fit aucune difficulté. Elle endurait stoïquement la douleur en gémissant tout en songeant aux dix-neuf coups d'épingle qui restaient à payer. Ne sachant comment la maladie pouvait évoluer, elle préférait en finir une fois pour toutes. L'opération terminée, elle pria donc la fille des Shao de la piquer. Celle-ci répliqua en riant :

« On ne peut se servir des aiguilles à tort et à travers !

— Peu importent les méridiens et les intervalles, pourvu que tu me piques dix-neuf fois. »

La concubine s'y refusa. L'épouse insistait, allant jusqu'à se lever et s'agenouiller dans le lit. Comme la concubine ne voulait toujours pas y consentir, l'épouse finit par lui raconter son rêve. La jeune femme lui fit alors les dix-neuf piqûres en se guidant approximativement sur les méridiens et les intervalles. Dame Jin retrouva son état normal et, en effet, ne connut plus de rechutes. Rongée de remords, elle ne traitait plus les inférieurs avec dureté.

Leur fils, qui se prénomma Jun, « Élégant », était d'une finesse et d'une intelligence hors du commun. Sa mère répétait : « Ce garçon a le visage d'un futur académicien. »

A huit ans, il avait déjà le regard d'un enfant prodige. Docteur à quinze ans, il entra peu après à l'académie. Les époux Chai avaient alors la quarantaine et la concubine pas même trente-trois ans.

Lorsque celle-ci rentrait voir ses parents en voiture, sa gloire rejaillissait sur tout le village. Son père avait fait fortune en vendant sa fille comme concubine, sujet d'opprobre aux yeux de ses collègues qui l'évitaient. Mais, depuis la promotion du petit-fils, ils recommençaient à le fréquenter.

Le chroniqueur de l'étrange :

*La jalousie perfide des femmes est dans la nature des choses. La jeunesse éclatante de concubines intrigantes ne peut qu'attiser leur mécontentement. De là viennent bien des malheurs, hélas !*

*Qui se contente de son lot et garde sa place sans se laisser briser sous les avanies, ne saurait être atteinte par la trique ou le couteau. Il avait fallu qu'elle soit sauvée in extremis pour que germe enfin en elle le repentir. Hélas, quelle femme ! La grâce du Créateur lui a permis de rembourser le chiffre précis sans avoir à y ajouter les intérêts.*

*N'est-il point paradoxal de faire d'un traitement charitable la rétribution de mauvaises actions ? Si souvent intrigué de voir de stupides bonnes femmes entretenir leur malaise à longueur de journée en faisant venir d'ignorantes sorcières pour se faire piquer et brûler, j'en comprends enfin maintenant la raison.*

Un bonhomme du Fujian avait pris une concubine. Il entre dans la chambre de sa femme un soir et, n'osant en repartir tout de suite, fait mine d'ôter ses chaussures pour monter dans le lit.

« Vas-y, chez l'autre ! Inutile de me jouer la comédie », lui lance l'épouse. Comme il hésite, elle ajoute d'un ton solennel : « Je ne suis pas de celles qui crèvent de jalousie. A quoi bon tant de manières ! »

袖裏乾坤大若何  
曠夫怨女盡色羅  
還君佳麗絲君  
祀煞費倦心一片  
婆

鞏  
儂



Le mari se décide donc à rejoindre la jeune concubine. L'épouse, laissée seule dans son lit, se tourne et retourne sans trouver le sommeil. Elle finit par se lever et coller l'oreille à la porte de sa rivale. Elle n'entend que confusément les secrets murmurés par la concubine, ne parvenant à distinguer que les deux syllabes *langba* – c'est de cette façon qu'on appelle le père dans ce dialecte du Fujian. L'épouse écoutait depuis un bon quart d'heure lorsqu'un accès de toux la fait trébucher et se cogner la tête contre le vantail.

Le mari, effrayé, se lève, ouvre la porte. Un corps tombe à la renverse dans la chambre. Il crie à la concubine d'apporter de la lumière et reconnaît son épouse. Ils la soutiennent et lui font avaler un cordial. Elle entrouvre alors les yeux, gémit et demande : « Qui était donc le *langba* que tu appelais ? »

La jalousie ne connaît pas le ridicule.



## 259 - *Un monde dans la manche*

Le prêtre taoïste Gong ne portait pas de prénom. Nul ne savait d'où il était originaire.

Il sollicitait alors une audience auprès du prince de Lu. Comme le portier refusait de transmettre sa demande, il saisit l'occasion de la sortie d'un eunuque pour s'adresser, en s'inclinant respectueusement, à ce noble personnage du service intime du prince. A la vue de son accoutrement de gueux, celui-ci écarte l'importun. Le taoïste revient

l'instant d'après à la charge. Courroucé, l'eunuque le fait chasser à coups de bâton.

Arrivé dans un coin tranquille, le religieux se retourne vers l'homme qui le poursuit et lui présente en riant deux cents onces d'or. Il le prie de bien vouloir préciser à son maître qu'il ne s'agit pas d'une audience auprès du prince : « J'ai entendu dire que le parc du palais était magnifique. Si ton maître pouvait me le faire visiter, mon vœu le plus cher serait comblé. » Il ajoute à la somme cent tael d'argent à titre de commission au bénéfice de l'intermédiaire. Enchanté de l'aubaine, le poursuivant ne se fait pas plus longtemps prier. Il retourne s'acquitter de l'entremise. Non moins heureux de rendre service à si bon prix, l'eunuque introduisit le taoïste par la petite porte de derrière.

Il lui fit visiter tous les sites avant de monter à la tour. Comme l'eunuque se penchait à la fenêtre, l'ermite le pousse, le fait basculer. Le voilà suspendu dans le vide, retenu à la taille par une mince liane de puéraire, à une vertigineuse hauteur, semblait-il à la victime, tandis qu'un sinistre craquement annonçait la rupture prochaine du lien.

Terrifié, l'eunuque se met à hurler. Plusieurs de ses confrères se précipitent, alarmés. Le voyant si loin du sol, ils montent dans la tour et constatent que l'autre bout de la liane est accroché au cadre de la fenêtre. Tenter de la détacher pour lui porter secours risquait de la rompre, tant elle leur semblait mince. Le religieux qu'ils cherchaient des yeux s'était évaporé. Ne sachant que faire d'autre, les eunuques font avertir le prince qui accourt, stupéfait. Il ordonne de disposer au bas de la tour un tapis de paille et de bourre de coton avant de couper la liane. Elle se rompit d'elle-même lorsque tout fut étalé. L'eunuque n'était en réalité qu'à quelques pouces du sol. Ce fut une hilarité générale.

Le prince donna l'ordre de convoquer le prêtre. On apprit que celui-ci logeait chez le bachelier Shang. Il était sorti lorsque le messager présenta la convocation, mais celui-ci le rencontra peu après sur son chemin et le conduisit au palais. Après l'avoir prié de s'asseoir au banquet qu'il donnait, le prince lui demanda de produire un spectacle.

« Je ne suis qu'un rustre de la campagne, sans autres capacités que vulgaires, répondit le taoïste. Mais sensible à l'insigne honneur des faveurs dont Votre Altesse me comble, je me permettrai d'offrir ce modeste spectacle de danseuses et de musiciennes pour lui souhaiter longue vie. »

Il fouille dans sa manche et en sort une jolie fille qu'il pose par terre. Il la laisse saluer gracieusement le prince, puis lui ordonne de jouer une partition du *Banquet de l'étang de jaspé*. Tandis qu'elle prononce les paroles d'entrée en scène, il produit un autre personnage qui se déclare être la Reine-Mère. Ensuite paraissent une succession d'immortelles, telles que Dong Shuangcheng, Xu Feiqiong et bien d'autres. La Tisserande est la dernière à se manifester. Elle exécute une danse éblouissante dans sa robe céleste aux ors étincelants qui illuminent la salle entière. S'imaginant la robe fausse, le prince demande à la voir de plus près.

« Impossible ! » se récrie précipitamment le prêtre.

Le prince exige et finit par obtenir de pouvoir la toucher. C'était un vêtement sans coutures qui ne pouvait être un travail de mortels.

« Je me suis efforcé de servir Votre Altesse de mon mieux, proteste le taoïste mécontent. Maintenant qu'elle est souillée d'un souffle impur, comment restituer la robe que je viens d'emprunter à la Fille céleste ? »

Le prince était persuadé que les chanteuses étaient des immortelles et aurait aimé en retenir une ou deux. Mais quand il les dévisagea plus attentivement, il se rendit compte qu'elles n'étaient que des musiciennes et artistes de son propre palais. Comment avaient-elles pu chanter un répertoire qui ne leur était nullement familier ? Intrigué, il leur posa la question. Elles lui avouèrent ne pas le savoir elles-mêmes.

Le prêtre passa la robe dans les flammes avant de la remettre dans sa manche. Le prince fouilla celle-ci : la robe n'y était plus. Rempli d'une profonde admiration pour ses facultés de magicien, le prince voulait le retenir aux appartements intérieurs du palais.

« Un sauvage tel que votre serviteur ne peut considérer le palais de Votre Altesse que comme une cage qui ne saurait valoir la maison du bachelier Shang où je me sens libre », lui objecta le religieux. Aussi rentrait-il tous les jours à minuit à son logis. Il lui arrivait de rester au palais, si on y mettait beaucoup d'insistance. A chaque banquet, il épatait les convives en renversant l'ordre des saisons dans la floraison des plantes.

« Il paraît que les immortels ne peuvent oublier leurs attachements amoureux, eux non plus. Est-ce vrai ? voulut savoir le prince.

— Peut-être en ce qui concerne les immortels. Mais je n'en suis pas un et j'ai le cœur aussi sec qu'un arbre mort. »

Profitant d'une nuit qu'il passait au palais, le prince lui envoya une jeune courtisane, histoire de l'éprouver. Entrée dans sa chambre, elle l'appelle à maintes reprises sans obtenir de réponse. Elle allume une chandelle et le découvre assis sur le lit, les yeux clos. Elle le secoue. Il ouvre un œil qu'il referme aussitôt. Il ronflait déjà quand

elle se remit à le secouer. Elle le pousse. Il se laisse tomber à la renverse, continuant à ronfler dans un bruit sourd de roulement de tonnerre. Elle lui tapote le front. Ses chique-naudes sonnent comme si elle cognait une marmite de fer. Elle retourne rendre compte de sa mission au prince. Celui-ci la renvoie armée d'une aiguille pour le piquer : impossible de l'enfoncer dans la peau. Elle tente de le bouger : trop lourd pour être remué. Le prince lui adjoint une dizaine d'hommes afin de le soulever et de le jeter au bas de son lit. On aurait dit la chute d'une pierre de mille livres ! Il continuait à dormir. A son réveil, il s'exclama en riant : « J'ai dormi comme une brute sans même m'apercevoir que j'étais tombé du lit ! »

Par la suite, ce fut un jeu qui amusait les filles : chaque fois qu'il dormait assis, elles venaient le taquiner. Aux premières pressions, il était mou. Il devenait ensuite aussi dur que pierre ou fer. Comme il lui arrivait souvent de ne pas rentrer de la nuit, s'il tardait, le bachelier Shang fermait le portail à clé. Néanmoins, lorsque celui-ci allait ouvrir le matin, il trouvait son hôte endormi chez lui.

Shang aimait une courtisane nommée Huige. Ils avaient fait le serment de s'épouser. C'était une excellente chanteuse, musicienne confirmée, sans rivale à l'époque dans le jeu des instruments à cordes. Sa réputation parvint aux oreilles du prince qui la prit à son service. C'était séparer les amoureux. Le bachelier lui restait attaché et se désespérait de ne pouvoir communiquer avec sa bien-aimée. Un soir, il s'enhardit à interroger le prêtre :

« Aurais-tu vu Huige ? »

— J'ai rencontré toutes les filles au service du prince, mais je ne sais laquelle s'appelle Huige. »

Le taoïste sut de laquelle il s'agissait quand son hôte lui eut dit son âge et décrit son visage. Le bachelier aurait voulu

qu'il lui transmette un message, mais le religieux répondait en riant : « Je suis un homme retiré du monde et ne saurais servir d'oïe messagère par-dessus les frontières. »

Shang ne cessait de l'en supplier. De guerre lasse, le taoïste déploya sa manche et lui dit : « Puisque tu tiens tant à la revoir, entre donc là-dedans ! »

Shang se penche : l'intérieur de la manche lui paraissait aussi vaste que sa chambre. Il y pénètre et se retrouve dans une salle spacieuse, bien éclairée. Table, chaises, lit, divan : rien n'y manquait. On s'y sentait parfaitement à l'aise.

Le prêtre se rendit au palais et engagea une partie d'échecs avec le prince. Il espérait que Huige viendrait à passer et qu'en feignant d'épousseter sa manche, il l'y ferait entrer sans que personne ne le remarque.

Shang venait de s'asseoir, ses pensées tournées vers sa bien-aimée, quand, soudain, une belle fille tombe du bord de l'auvent. Il lève les yeux : c'était Huige ! Surpris et ravis, ils se serrent l'un contre l'autre.

« Ce jour, qui nous réunit aujourd'hui de si extraordinaire façon, se doit d'être célébré par un quatrain. A nous deux d'enchaîner les vers ! »

Il inscrit sur le mur : *Longue attente devant la mer infinie.*

Elle poursuit : *Qui l'eût cru ? Je le revois aujourd'hui.*

Shang enchaîne : *Dans la manche, quel vaste monde, vraiment !*

Elle termine : *A bout de patience penser à son amant.*

Ils venaient de conclure le poème quand cinq inconnus entrèrent, coiffés d'un bicorne et vêtus de rouge pâle. Ils se saisirent de Huige et repartirent sans rompre leur silence. Effaré, Shang ne comprenait rien à ce qui s'était passé.

Rentré chez lui, le taoïste lui cria de sortir de sa manche. Il lui demanda où en étaient ses amours. Shang n'osait pas tout lui raconter. Le prêtre sourit, ôta sa robe et retourna la manche pour la lui montrer : on y distinguait, à peine visibles, des caractères aussi fins que des traces de lentes. Ce devait être le quatrain qu'ils avaient écrit.

Une dizaine de jours plus tard, Shang demandait à répéter l'opération. Il eut ainsi l'occasion d'entrer trois fois dans la manche. Huige lui annonça : « Je sens bouger dans mon ventre. Je suis très inquiète. J'ai beau me serrer la taille avec des bandes, il y a partout des yeux et des oreilles au palais. Comment cacher le bébé et ses vagissements le jour où j'accoucherai ? Il faut que tu prennes la peine d'en parler à l'immortel Gong. Lui seul pourrait nous tirer d'affaire dans cette passe difficile. »

Shang promit de s'en occuper. Dès son retour, il se prosterna devant le prêtre qui le relève et lui répond avant qu'il ait parlé : « Je sais ce que tu vas me dire. Ne te fais pas de souci. Le maintien du culte de ta lignée va tenir à un fil, celui-là. Comment pourrais-je négliger d'y appliquer tous mes efforts ? Il est désormais inutile que tu retournes au palais. Il ne s'agit plus pour moi que de te témoigner ma gratitude en favorisant une liaison secrète. »

Un certain nombre de mois plus tard, le prêtre rentra un beau jour, lui annonçant en riant : « Je t'apporte l'héritier ! Va vite chercher des langes. »

La femme de Shang était une épouse des plus sages. Elle approchait de la trentaine et ne lui avait donné qu'un seul fils après plusieurs fausses couches. Elle venait d'avoir une fille, malheureusement morte au bout d'un mois. Elle fut naturellement surprise et heureuse d'apprendre de la bouche de son mari la situation. Le prêtre tira de sa manche le nouveau-né dont le cordon ombilical

n'avait pas encore été coupé. Il ne se mit à vagir à grand bruit que lorsqu'il fut dans les bras de l'épouse de Shang.

Le prêtre ôta sa robe : « Elle est souillée par le sang de l'accouchement, le plus impur qui soit pour les sectateurs de la Voie. A cause de toi, il faut me séparer de ce qui m'a servi pendant vingt ans. »

Le bachelier lui changea ses vêtements.

« Ne jette pas ma vieille robe, lui recommanda le taoïste. En brûler la taille d'un sou suffirait à traiter les accouchements difficiles ou à expulser le fœtus mort. »

Shang se le tint pour dit.

Longtemps plus tard, le prêtre le lui rappela : « La vieille robe que tu as conservée, garde-la bien ! Tu en auras bientôt besoin. Même après ma mort, n'oublie pas ! » Des paroles qui lui semblaient de mauvais augure.

Le prêtre partit un jour sans rien dire et entra voir le prince pour lui annoncer : « Je vais mourir. »

Surpris, le prince aurait voulu en savoir plus.

« Le chiffre de nos années est fixé. Qu'y a-t-il de plus à dire ? »

Incrédule, Son Altesse le retint bon gré mal gré. Leur partie de go terminée, le prêtre se leva brusquement. Le prince l'empêcha encore cette fois de repartir et l'invita à se détendre dans un pavillon détaché. A peine y étaient-ils arrivés que le prêtre se coucha précipitamment. Il était déjà mort quand le prince tourna les yeux vers lui. Son Altesse fournit le cercueil et le fit enterrer comme il convenait.

Après l'avoir pleuré avec beaucoup de chagrin, Shang comprit que ses paroles de naguère l'en avaient averti. Il se servit donc de la robe dont il avait hérité pour faciliter les accouchements, avec un complet succès. Les solliciteurs se pressaient à sa porte. Il avait commencé par utiliser

la manche souillée, puis coupa dans le col qui ne se révéla pas moins efficace. Se fiant aux recommandations qui lui avaient été faites et craignant que sa femme ne connaisse d'autres accouchements difficiles, il découpa un morceau de toile souillée de la dimension de la paume et le conserva précieusement.

Il se trouvait que la concubine favorite du prince de Lu était depuis trois jours en proie aux douleurs de la parturiente sans parvenir à accoucher. Les médecins avaient épuisé toutes les ressources de leur art, quand on mentionna les cures qu'opérait le bachelier Shang. Ce dernier fut aussitôt convoqué. Son remède fit merveille. Le prince, ravi, lui offrit argent et soieries, mais Shang ne voulut rien accepter.

Le prince lui demanda ce qu'il souhaitait. Il répondit : « Je n'ose vous le dire. » Il se prosterna avant d'ajouter, devant l'insistance du prince : « Votre Altesse me comblerait s'il voulait bien m'accorder l'insigne faveur de me donner la main de Huige, une de ses musiciennes. »

Le prince la fit venir et lui demanda son âge : « Je suis entrée à dix-huit ans au palais, il y a quatorze ans. »

La trouvant d'un âge bien trop avancé, le prince convoqua toutes ses chanteuses, danseuses et musiciennes, laissant libre choix à Shang. Aucune ne lui convenait. Le prince éclata de rire : « Il est stupide, ce lettré borné. Serait-ce que vous étiez mariés il y a dix ans ? »

Le bachelier lui avoua la vérité. Le prince fit préparer et remplir une voiture, puis les raccompagna dehors en ajoutant pour le trousseau de Huige les soieries qu'il avait voulu offrir à Shang.

Le fils que lui avait donné Huige fut appelé Xiu, « Brillant », car homophone de *xiu* qui signifie « manche ». Il avait alors onze ans. Les nouveaux mariés n'oublièrent

pas les bienfaits de l'immortel et, chaque année, à la fête de Pureté et Clarté, visitait sa tombe.

Un voyageur qui avait longtemps séjourné au Sichuan, avait rencontré le prêtre qui lui avait remis un livre en lui expliquant : « C'est un ouvrage du palais du prince de Lu que je n'ai pas eu le temps de rendre dans la presse du départ. Merci de prendre la peine de le rapporter à Son Altesse. » A son retour au pays, le voyageur apprit que l'homme était mort. Il n'osait pas entrer en rapport avec le prince.

Shang le fit à sa place. Le prince examina le rouleau et reconnut en effet un ouvrage que le taoïste lui avait emprunté. Pris de doutes, il fit ouvrir la tombe. Le cercueil était vide !

Par la suite, le fils aîné du bachelier mourut prématurément, laissant à Xiu, seul, la charge d'assurer la continuité de la lignée. Shang fut plus impressionné que jamais par la prescience du prêtre.

Le chroniqueur de l'étrange :

*Le monde dans la manche est une parabole qui nous vient des anciens. Comment cela pourrait-il exister réellement ? Ce n'en est pas moins étonnant !*

*Imaginons là-dedans le ciel, la terre, le soleil et la lune : on pourrait s'y marier et avoir des enfants sans le tourment des impôts et autres extorsions, sans le souci des mondantités. Les lentes et les poux y seraient les équivalents des coqs et des chiens du village de la Source aux Fleurs de Pêcher. Ah ! Si l'on pouvait y rester à demeure, mieux vaudrait y finir ses jours.*



## 260 - Deux frères

Des frères Shang, de la préfecture de Ju, vivaient en voisins séparés par un mur mitoyen, le cadet pauvre et l'aîné riche.

Durant l'ère Kangxi (1662-1722), il y eut une année de si désastreuses récoltes que la famille du cadet n'était plus sûre le matin d'avoir encore de quoi se sustenter le soir. Vint le jour où vers midi ils n'avaient toujours pas allumé de feu dans la cuisine. Leurs ventres vides criaient famine. Ils ne savaient plus que faire. Comme l'épouse du cadet voulait l'envoyer prévenir son frère aîné, il répliqua : « C'est inutile. S'il pouvait avoir pitié de notre misère, il se serait arrangé pour y remédier depuis longtemps. »

Elle insistait tant qu'il dépêcha son fils. Il revint un moment plus tard les mains vides. « Tu vois ! » s'exclama le père. Sa mère lui demanda ce que son oncle lui avait précisément dit.

« Mon oncle a regardé en hésitant ma tante qui a déclaré : "Puisque les frères n'habitent plus ensemble, c'est à chacun de manger le riz qu'il possède sans avoir à s'occuper de l'autre." »

Les époux se regardèrent en silence. Force leur fut, pour survivre, de se défaire de leur misérable vaisselle et de leurs grabats en échange de brisures de grains.

Attirés par l'opulence dans laquelle vivait l'aîné, trois ou quatre jeunes voyous pénétrèrent chez lui en sautant le mur. Réveillé en sursaut, le couple se mit à crier et taper

兄弟怡怡樂孔  
懷婦言偏使兩  
情乖二商友愛  
鍾天性長舌安  
能作厲階



二 齋



*Deux frères*

sur des bassines pour donner l'alerte. Comme tous les voisins leur en voulaient, personne ne se porta à leur secours. Force leur fut de faire appel au cadet.

Aux premiers cris de sa belle-sœur, celui-ci avait voulu se précipiter, mais sa femme l'en avait empêché en lui lançant à pleins poumons : « Les frères habitent séparément. Chacun subit le malheur qui lui revient sans avoir en plus à s'occuper de celui de son voisin ! »

L'instant d'après, les brigands brisaient le vantail, se saisissaient de l'aîné et de son épouse, puis les brûlaient au fer rouge leur arrachant des hurlements déchirants.

« Ils ont certes été sans pitié, mais je ne peux assister à la mort de mon frère sans lui avoir porté secours », se récria le cadet, emmenant son fils de l'autre côté du mur tout en appelant à l'aide à grands cris. Devant la bravoure du père et du fils, les brigands prirent peur, redoutant l'arrivée d'autres secours. Ils s'enfuirent. Le cadet aida son frère et sa belle-sœur, brûlés aux cuisses, à regagner leur lit, puis rassembla les servantes et serviteurs avant de s'en retourner chez lui.

Bien que blessé, l'aîné n'avait subi aucune perte. « Tout ce qui nous a été laissé, nous le devons à mon frère. Il convient de le partager », suggéra-t-il à sa femme qui rétorqua : « Si ton frère avait été le brave homme que tu prétends, nous n'aurions pas eu à subir ces tortures. » Le mari resta sans réplique.

Le cadet, dont la famille criait famine, était persuadé que son frère lui offrirait quelque récompense, mais le temps passait sans qu'il se manifestât. Son épouse envoya leur fils avec un sac emprunter de quoi le remplir. Il revint avec un boisseau de millet. Indignée de leur mesquinerie, la femme du cadet le leur aurait retourné, si son mari ne l'en avait empêchée.

Deux mois plus tard, la famine les acculait à une situation intenable. « Puisque seul un miracle pourrait nous permettre de survivre, mieux vaut vendre notre résidence à mon frère aîné. Peut-être nous prendra-t-il en compassion, qui sait, et refusera le titre de propriété, ne serait-ce que par peur que nous ne partions. Quoi qu'il en soit, si nous obtenons une dizaine de tael, nous pourrions survivre. »

L'épouse l'approuva. Ils dépêchèrent leur fils avec le titre de propriété chez l'aîné qui en parla à sa femme : « Même s'il a tardé à nous secourir, mon frère est de ma propre chair. S'ils s'en vont, nous resterons isolés. Mieux vaut leur rendre le papier et les aider.

— Mais non, lui répliqua son épouse, leur menace de partir est du chantage. Ne tombons pas dans le panneau ! A croire que tous ceux qui n'ont pas de frère seraient en danger de mort ! Nous disposons de murs assez hauts pour nous défendre. Mieux vaut accepter leur titre de propriété aux conditions qui nous conviennent. Nous aurons ainsi la possibilité de nous agrandir. »

Ce plan arrêté, il fit signer la cession au cadet et lui en versa le prix. Le frère le plus jeune déménagea dans un village voisin. Dès qu'ils le surent, des individus sans aveu du pays attaquèrent à nouveau la résidence, ligotèrent l'aîné et le torturèrent si cruellement qu'il leur abandonna toute sa fortune pour avoir la vie sauve. Avant de repartir, les brigands ouvrirent leur grenier et invitèrent les miséreux du village à se servir. La réserve de grains fut vidée en un instant.

Le cadet ne l'apprit que le lendemain et accourut voir son frère. Le malheureux avait déjà perdu ses facultés, incapable de parler. Il ouvrit les yeux et, à la vue de son frère, ne put que serrer la natte de lit sur laquelle il gisait

avant de rendre le dernier soupir. Indigné, le cadet dénonça l'agression auprès du préfet. Les auteurs du méfait s'étaient enfuis et se cachaient. Aucun ne put être arrêté. D'ailleurs les pillards de céréales, tous des pauvres du pays, étaient si nombreux que les autorités, impuissantes, ne savaient quelle mesure prendre.

L'aîné laissait un fils d'à peine cinq ans. Sa maison étant ruinée, celui-ci se réfugiait souvent chez son jeune oncle et y demeurait des jours entiers sans rentrer. Quand on le raccompagnait chez lui, il pleurait sans arrêt. Sa tante le considérait d'un mauvais œil, mais son mari lui objectait : « En quoi le fils serait-il coupable des fautes de son père ? »

Il prit sur lui de lui envoyer des galettes achetées au marché. Quelques jours plus tard, il faisait parvenir à sa belle-sœur un boisseau de grains pour nourrir son neveu, à l'insu de sa femme. Il les secourait ainsi assidûment et n'y renonça que plusieurs années plus tard lorsque la vente du domaine de l'aîné permit à la veuve de vivre dans l'aisance.

Par la suite survint une nouvelle année de grave disette. Les routes étaient semées de cadavres de gens morts de faim. Le cadet avait tant de bouches à nourrir qu'il ne pouvait en secourir d'autres. Le neveu, qui avait alors quinze ans, était de constitution trop faible pour s'engager dans un travail de force. Il lui faisait porter un panier en compagnie de son cousin et vendre des galettes au sésame.

Une nuit, le cadet rêva de son frère aîné qui lui disait avec un air peiné : « Egaré par les conseils de ma femme, j'ai manqué à mes devoirs fraternels. J'en ai des sueurs de honte, une honte d'autant plus grande que tu ne m'en as pas voulu. L'ancienne résidence, qui est vendue, est restée vide. Tu devrais la louer et y habiter. Sous les taillis,

derrière le bâtiment, se trouve une cache d'argent. Déterre-la. Elle te procurera une certaine aisance. Prends mon fils avec toi, ne t'occupe pas de ma femme à la langue trop bien pendue. Je la déteste. »

Intrigué par ce rêve étrange, il obtint la location de la demeure en alléchant le propriétaire par un bon prix et y découvrit en effet cinq cents tael. Il put alors renoncer au métier méprisé de colporteur pour installer son fils et son neveu dans une boutique du quartier commerçant. Le neveu se révéla doué pour les affaires. Sa comptabilité était sans erreur. Il se montrait de plus d'une scrupuleuse honnêteté et ne manquait pas d'inscrire la moindre somme entrée ou sortie. Son oncle ne l'en aimait que plus encore. Un jour, le neveu lui demanda en pleurant des provisions pour sa mère. La tante n'aurait rien donné, mais l'oncle, touché par la piété filiale de son neveu, accorda une pension alimentaire mensuelle à sa belle-sœur.

Le chroniqueur de l'étrange :

*L'aîné ne donnait pas plus qu'il ne prenait la moindre chose aux autres, me dira-t-on, ce qui est d'une rigueur méritoire. Mais s'en laisser conter par son épouse au point d'en perdre le bon sens et l'affection due aux proches l'aura finalement mené à la mort par avarice.*

*Hélas, comme la destinée est bizarre ! Le cadet qui avait commencé dans la misère a fini par mener un train de vie fastueux. Qu'avait-il de remarquable ? Rien de plus que de ne pas suivre les avis de sa femme. Hélas ! Leur sort ne fut différent que par cette seule divergence dans leur conduite.*



## 261 - Goujaterie

Un bachelier de Yishui s'était retiré dans la montagne pour travailler à la préparation des concours.

Une nuit, deux jolies filles entrent dans sa cellule en souriant, sans prononcer un mot. Chacune époussette le lit de sa longue manche afin de permettre à l'autre de s'asseoir sans le moindre crissement tant leurs vêtements semblaient doux et souples.

Un moment après, l'une d'elles se lève et déplie sur la table de chevet une pochette de satin blanc sur laquelle couraient trois ou quatre lignes en cursive rapide. Il n'avait pas encore examiné l'inscription que l'autre beauté posait un lingot de trois ou quatre onces d'argent. Il le ramasse prestement et le glisse dans sa manche. La première reprend la pochette, serre la main de sa compagne et s'exclame : « Quelle goujaterie ! »

Le bachelier tâte sa manche. L'argent avait disparu.

Alors que de jolies filles s'étaient assises auprès de lui et répandaient les effluves de leurs charmes, il n'avait eu d'attention que pour l'argent. Des manières de mendiant intolérables ! Et en plus à l'égard d'adorables petites renardes dont on imagine le raffinement !

*Ce que m'a raconté mon ami fait penser à bien d'autres choses intolérables dont voici ci-dessous une première liste :*

*Se trouver en face d'un convive pédant et vulgaire.*

*Ecouter un boutiquier composer de beaux discours.*

何來長袖態翩翩小榻無  
塵坐並肩不愛綾巾愛金  
錠書生俗狀亦堪憐

沂水牙十



Goujaterie

*Un riche qui cherche à en imposer.  
Un bachelier qui joue au lettré célèbre.  
Être entouré de flagorneurs.  
Dire des idioties avec assurance.  
S'incliner pour céder la place à tort et à travers.  
Se voir contraint d'écouter des compositions ineptes.  
Entendre un avare se plaindre de sa misère.  
Être importuné par un ivrogne.  
Affecter un accent mandchou.  
Prendre l'air d'être obligé de parler.  
Se livrer à de grossières plaisanteries.  
Laisser un garnement grappiller dans les plats d'un banquet.  
Se draper du prestige d'autrui.  
Laisser un lauréat médiocre parler de littérature.  
Rappeler à tout propos sa noble origine.*



## 262 - Fantôme de pendue

De passage en ville, Feng Yuting, originaire des monts Taihang, faisait la sieste dans la chambre d'une auberge. Il avait alors, jeune encore, perdu sa compagne, et se sentait abandonné à une solitude qu'il supportait mal. Fixant son regard, il crut distinguer sur le mur l'ombre d'une fille, diaphane comme dans une peinture.

Il se dit que ce devait être le produit de son imagination, mais l'ombre persistait sans bouger ni se dissiper. Intrigué, il se lève pour l'examiner de plus près. Elle était réelle. Il

s'approche : c'était bel et bien une jeune fille, le visage contracté et la langue pendante, une corde autour de son cou délicat. Effaré, il ne pouvait détourner les yeux de l'ombre sur le point de se détacher du mur. Ce devait être le fantôme d'une pendue, mais en plein jour, il avait peine à le comprendre. Il eut néanmoins le courage de s'adresser au spectre sans trop manifester sa peur : « Si vous êtes la victime d'une grave injustice, mademoiselle, toutes mes forces sont à votre disposition. »

L'ombre descendit tranquillement du mur avant de répondre : « Je n'ose abuser du hasard de cette rencontre pour vous imposer une tâche aussi grave. C'est que mes os se dessèchent sous les Sources Sombres et que je ne peux ni rentrer ma langue ni me débarrasser de la corde. Puis-je vous prier de couper cette maudite poutre et de la brûler ? Ce me serait un immense soulagement. »

Il le lui promit. L'apparition s'évanouit. Feng appela l'aubergiste et lui raconta ce qui venait de se passer. Celui-ci lui en fournit l'explication : « C'est arrivé ici, il y a dix ans, quand c'était la résidence de la famille Mei. Un cambrioleur s'était introduit de nuit dans la chambre. Le père l'avait capturé et livré au gardien-chef de la prison. Pour trois cents sapèques que le malfaiteur lui avait remises, ce responsable local de la police avait affirmé qu'il était avéré que la fille des Mei était la maîtresse de l'inculpé. Quand la jeune fille apprit qu'on allait l'arrêter en vue d'une confrontation, elle a préféré se pendre. Ses parents sont morts par la suite l'un après l'autre. C'est alors que leur demeure m'est revenue. La clientèle y voit parfois d'étranges choses auxquelles aucun exorcisme n'a pu mettre fin. »

Feng transmet la sollicitation du spectre au propriétaire de l'auberge qui fit un calcul rapide des frais qu'entraîneraient

la destruction et le remplacement de la pièce de bois. Pour le faire renoncer aux difficultés qu'il y opposait, Feng dut y contribuer dans la mesure de ses moyens avant de réintégrer la chambre, les travaux achevés.

La fille des Mei vint dans la nuit lui exprimer sa reconnaissance, débordante de joie. Si gracieusement que Feng, charmé, voulut se donner du plaisir avec elle. Offusquée, elle objecta, honteuse :

« Ce n'est pas seulement que mon souffle ténébreux vous serait nocif. Si je me conduisais ainsi, toutes les eaux du fleuve de l'Ouest ne suffiraient pas à laver la souillure dont j'ai été victime de mon vivant. Notre union viendra en son temps. Il n'est pas encore venu.

— Quand viendra-t-il ? »

Elle se contenta de sourire sans répondre.

« On peut vous offrir à boire ? proposa Feng.

— Je ne bois pas.

— On ne va pas rester face à face à se regarder tristement dans les yeux !

— J'aimais bien les jeux de société quand j'étais en vie, mais je n'étais bonne qu'au *dama*. Il faudrait être trois et disposer d'un échiquier. Où en trouver en pleine nuit ? Jouons donc aux fils croisés, puisque nous ne pouvons passer autrement cette longue soirée. »

Feng y consentit volontiers. Pressant leurs genoux l'un contre l'autre, ils s'escrimaient avec leurs doigts, retournant et variant longuement l'enchevêtrement dans lequel se perdait Feng qui ne savait plus comment continuer. Elle le lui indiquait d'un signe du menton. Plus ils sortaient de fils, plus les figures devenaient fantastiques en une inépuisable magie.

« C'est le plus beau des jeux que pratiquent les filles, se récria Feng en riant.



*Fantôme de pendue*

— C'est que je m'y connais. Rien qu'avec une simple paire de fils on peut former des figures que personne n'imaginerait. »

Il commençait à se sentir fatigué. Comme il insistait pour l'envoyer se coucher, elle lui répondit : « Nous autres ombres, nous ne dormons jamais. Mais je vous en prie, reposez-vous. Je possède quelques connaissances dans l'art de masser et suis prête à en épuiser les modestes ressources pour vous aider à faire de doux rêves. »

Feng accepta volontiers la proposition. Elle le massait doucement, paumes jointes, du crâne aux talons. Partout où passaient ses mains, il éprouvait une sorte d'ivresse qui le pénétrait jusqu'aux os. Puis elle le tapota les doigts repliés. Il avait l'impression de heurter des boules d'ouate, une sensation de détente indicible. Lorsqu'elle descendit dans la région des reins, sa bouche et ses yeux se fermèrent et quand elle atteignit les cuisses, il était profondément endormi.

A son réveil, le soleil approchait du zénith. Jamais il ne s'était senti aussi dispos, les articulations aussi souples. Son amour et son admiration pour la jeune fille en sortaient renforcés. Il passa sa journée à l'appeler en vain autour de la chambre. Elle ne réapparut qu'à la tombée du jour.

« Où habites-tu donc ? Tu m'as obligé à t'appeler de tous côtés.

— Les spectres n'ont pas de demeure fixe. Leur sort est d'errer sous terre.

— Logent-ils dans des crevasses sous terre ?

— Les fantômes ne voient pas plus la terre que les poissons ne sentent l'eau dans laquelle ils nagent.

— Si je pouvais te faire revivre, lui dit Feng en lui saisissant le poignet, je n'hésiterais pas à me ruiner pour t'avoir.

— Ce ne sera pas nécessaire », répliqua-t-elle en riant.

Ils jouèrent jusqu'à minuit, puis Feng redevint pressant.

Elle le rembarra : « Cesse de m'importuner ! Il y a une courtisane du Zhejiang qui vient de s'installer au nord de chez toi, Aiqing. C'est une très jolie fille. Je l'inviterai à venir demain en ma compagnie. Elle me remplacera. Qu'en penses-tu ? »

Feng ne dit pas non. La nuit suivante, elle se présenta en effet en compagnie d'une jeune femme au bord de la trentaine qui roulait des yeux chargés de sous-entendus lascifs. Tous trois serrés les uns contre les autres jouèrent au *dama*. La partie finie, la jeune fille se leva : « Notre charmante réunion prend fin. Je me retire. »

Feng aurait voulu la retenir, mais la fille des Mei avait déjà disparu, comme par enchantement. Il ne leur restait plus qu'à monter dans le lit où ils tirèrent pleine satisfaction de leurs ébats. Questionnée sur ses origines familiales, Aiqing demeura fort évasive, se contentant de lui préciser : « Si tu m'aimes, il suffit de cogner sur le mur au nord et d'appeler doucement Calebasse. Je viendrai aussitôt. Si tu n'obtiens aucun résultat après trois appels, c'est que je ne serai pas libre. Inutile d'insister. »

À l'aube, elle s'en fut par une fente de ce mur. Le lendemain, la jeune fille vint seule. Comme Feng demandait des nouvelles de Aiqing, elle répondit : « Elle a été convoquée pour égayer les convives à un banquet donné par le seigneur Gao. Elle n'a pas pu venir pour cette raison. »

Ils mouchèrent la chandelle et bavardèrent. La jeune fille avait quelque chose à dire, mais se mordait chaque fois les lèvres et se taisait. Feng la pressait de questions, en vain. Elle se bornait à soupirer. Il la contraignit à jouer. Elle ne s'en fut qu'à la quatrième veille, vers deux heures du matin.

Les deux filles venaient dès lors souvent et leurs rires s'entendaient jusqu'à l'aube, si bien que tout le quartier était au courant.

Le gardien-chef de la prison était comme Aiqing originaire du Zhejiang. Il avait répudié sa première femme pour adultère avec un valet et s'était remarié à une Demoiselle Gu. Les nouveaux conjoints s'étaient profondément attachés l'un à l'autre, quand elle mourut prématurément à peine un mois plus tard. Il en éprouvait un grand chagrin. Lorsqu'il apprit que Feng avait commerce avec des spectres, l'idée lui vint d'aller le consulter sur les destinées d'outre-tombe. Il se rendit chez lui à cheval. Feng tenta d'abord de nier tout pouvoir en la matière, mais l'énergique insistance de son hôte finit par l'emporter. Feng consentit à convoquer pour lui le fantôme de la courtisane au cours du dîner qu'il offrait au gardien-chef.

Le jour s'assombrissait quand Feng cogna au mur en appelant Calebasse. Aiqing parut avant même qu'il eût répété l'appel pour la troisième fois. Quand elle aperçut le convive présent à table, elle devint livide et se serait enfuie, si Feng ne lui avait barré le passage les bras écartés.

A peine l'avait-il dévisagée que le gardien-chef entra dans une violente colère. Il lui jeta à la tête un énorme bol. Elle tomba sans connaissance. Feng, effaré, ne comprenait rien à ce qui venait de se passer. Il était sur le point de poser des questions, quand surgit dans la pièce sombre une vieille femme qui se répandit en violentes diatribes : « Vil et cupide brigand ! Tu viens d'abîmer mon arbre à sapèques. J'exige trente ligatures en dédommagement. »

Elle se mit à le frapper de sa canne. Le gardien-chef se protégeait la tête en gémissant : « Cette putain, c'est Dame Gu, ma femme, morte en pleine jeunesse. Moi qui viens de la pleurer si douloureusement, je ne peux concevoir

comment elle est devenue si impudique après son décès, ni ne comprends ce qu'elle est pour vous, la vieille...

— Tu n'es qu'une canaille du Zhejiang ! Pour avoir acheté cette charge qui lui permet de porter ceinture de corne noire, ça se croit autorisé à dresser fièrement son pif ! Que t'importe blanc ou noir dans l'exercice de tes fonctions ! Pourvu qu'il te refile trois cents sapèques, le dernier des derniers est ton pote. Tu provoques le courroux des dieux et la rancune des gens. Ta dernière heure a sonné ! Ne sais-tu pas que tes parents ont supplié en ta faveur la clémence des tribunaux infernaux, lesquels ont consenti que leur bru bien-aimée rachète la dette des fautes commises par ta cupidité en entrant dans un bordel ? »

Au terme de ce discours, elle se remit à le frapper. Le gardien-chef geignait plaintivement. Atterré, Feng ne savait comment se porter à son secours, quand il vit tout à coup la fille des Mei surgir du milieu de la pièce, les yeux exorbités, la langue pendante. Elle se jette sur le fonctionnaire véreux, le visage décomposé, et lui perce l'oreille d'une longue épingle à cheveux.

Feng cherchait à protéger son hôte de son corps. La fureur de la fille ne désarmait pas. Il s'efforçait de la raisonner : « Si coupable qu'il soit, s'il meurt ici, c'est moi qui devrai en payer les conséquences ! Je t'en prie, rappelle-toi le risque de la pierre jetée sur la souris et qui casse le vase précieux. »

La jeune fille retient alors la vieille : « Calmez-vous, par égard pour moi et en considération de Monsieur Feng. »

Le gardien-chef, affolé, en profita aussitôt pour filer comme un rat. Pris d'épouvantables maux de tête, il décéda chez lui au milieu de la nuit.

La fille des Mei revint le soir suivant, toute souriante :  
« Que c'était réjouissant ! Quel soulagement d'être débarrassée du souffle mauvais de la haine qui s'était accumulée en moi !

— Quelle haine ?

— Mais je t'en ai parlé, de sa félonie ! Je lui vouais depuis si longtemps une telle rancune de m'avoir calomniée pour un misérable pot-de-vin. Chaque fois que je voulais te demander de me laver de ce déshonneur, j'étais retenue par la honte de ne t'avoir rien donné en échange. Les mots restaient au bord de mes lèvres. Quand j'ai entendu un bruit de querelle, je suis d'abord restée à écouter en cachette, puis j'ai reconnu la voix de mon pire ennemi.

— C'était donc lui, ton odieux calomniateur ! » se récria Feng, stupéfait.

— Il y a dix-huit ans qu'il exerce les fonctions de chef de la police ici et seize hivers que j'ai péri de malemort.

— Qui était donc la vieille femme ?

— Une ancienne courtisane. »

Comme il demandait des nouvelles de Aiqing, elle lui répondit qu'elle s'était alitée, et enchaîna joyeusement :  
« Je t'avais dit que nous serions unis un jour. Il n'est plus très loin maintenant, ce jour. Tu te disais prêt à te ruiner pour me racheter, tu t'en souviens ?

— Mon cœur n'a pas changé.

— Je vais tout te dire. Le jour de mon décès, je suis renée dans la famille du licencié Zhan à Yan'an. Je me suis toutefois attardée ici, faute de ne pouvoir vider ce grave ressentiment. Je te prie de confectionner un sac à fantôme avec une pièce de soie neuve. Je pourrai ainsi t'accompagner. Va ensuite me demander en mariage aux Zhan. Je suis persuadée qu'ils accepteront. »

Comme Feng s'inquiétait de l'écart de la condition des deux familles et craignait d'essuyer un refus, elle le rassura : « Vas-y, ne te fais pas de soucis. »

Feng se préparait au départ tandis qu'elle lui faisait ses dernières recommandations : « Garde-toi de m'appeler pendant le voyage. Attends la nuit des noces pour poser le sac sur la tête de la mariée en criant précipitamment : "Souviens-toi ! Souviens-toi !" »

Feng acquiesça.

Dès qu'il ouvrit le sac, la jeune fille y sauta. Il l'emmena ainsi jusqu'à Yan'an où il se renseigna. Il y avait effectivement un licencié Zhan dont la fille unique, une fort belle personne, était malheureusement idiote. Elle laissait pendre sa langue à la façon des chiens qui halètent au soleil. Elle entra dans sa seizième année sans que personne n'eût sollicité sa main, ce dont ses parents se désolaient à en tomber malades.

Arrivé à leur porte, Feng remit sa carte de visite et la généalogie de sa famille, puis se retira confiant à une entremetteuse la suite des pourparlers. Le père Zhan, ravi, accepta d'adopter Feng comme gendre habitant au domicile de la mariée.

Atteinte d'une idiotie profonde et ne comprenant rien aux rites, la fille se laissa porter par deux servantes dans la chambre nuptiale. Les domestiques reparties, la mariée se dénuda la poitrine en souriant stupidement à son mari. Celui-ci saisit ce moment pour retourner le sac à fantôme sur elle, en criant comme convenu.

La fille fixe alors sur lui un regard inquisiteur, comme si un trouble envahissait ses pensées. Feng se met à rire : « Tu ne me reconnais donc plus ? »

Il soulève le sac, le lui montre. Reprenant enfin conscience d'elle-même, la jeune fille se reboutonne

précipitamment. Ils éclatent de rire et se mettent à deviser joyeusement.

Le lendemain matin, Feng rendit visite à son beau-père qui crut devoir le réconforter : « Ma stupide fille est idiote, mais puisque vous avez bien voulu la considérer... Si elles vous tentent, les soubrettes délurées ne manquent pas dans ma maison. Je n'en serai pas avare... »

Feng contesta véhémentement que sa fille fût idiote, ce qui laissa le père interloqué. Peu après, sa fille se présentait avec tant de grâce qu'il n'en revenait pas. Elle souriait en se cachant la bouche comme le fait toute femme bien élevée. Elle se dérobaît, intimidée, aux questions trop précises de son père. Il fallut que Feng résumât les tout derniers événements. Enchanté, le père n'en aima que davantage son gendre. Il le fit travailler en compagnie de son propre fils, Dacheng, leur fournissant tout ce dont ils pouvaient avoir besoin pour se préparer aux concours mandarinaux.

Au bout d'un an, le fils se mit à ressentir une certaine aversion, voire du mépris, à l'égard de son beau-frère. Les deux garçons ne se supportaient plus. Les domestiques manquaient de respect à l'égard du gendre. Le père se laissait influencer et ne lui témoignait plus les mêmes égards.

Sa fille s'en rendait compte et mit son mari en garde : « Il n'est pas bon de cohabiter trop longtemps avec ses beaux-parents si l'on ne veut pas finir par être traité en paillard. Mieux vaut rentrer au plus vite, avant que la situation ne s'aggrave. »

Feng l'approuva et en avertit son beau-père qui aurait voulu retenir sa fille. Celle-ci n'y consentait pas. Son père et son frère, hors d'eux, refusèrent de leur fournir montures et voiture. Mais la jeune femme puisa dans son trousseau de quoi se les procurer. Le couple rentra au pays de Feng.

Par la suite, la jeune épouse repoussa fermement toutes les invitations de son père à revenir dans sa famille. Ils ne reprirent de cordiales relations que lorsque Feng fut reçu à la licence, portant ainsi le même titre que son beau-père.

Le chroniqueur de l'étrange :

*Est-il dans la nature humaine que la rapacité soit d'autant plus grande que la fonction est mineure ? Trahir son devoir et calomnier pour trois cents sapèques ! Le comble de l'infamie.*

*Voir sa chère compagne sombrer dans la prostitution et finir soi-même de mort violente, n'est-ce pas terrifiant ?*

En l'an 23 de l'ère Kangxi (1684), le gardien-chef de Beiqui était unanimement détesté par la population pour ses malversations d'une rapacité sans égale.

Sa femme fut séduite par un escroc et tous deux disparurent.

Un mauvais plaisant afficha un avis de recherches libellé en ces termes :

*Le fonctionnaire untel a par son manque de vigilance perdu une épouse. Elle ne porte rien sur elle, si ce n'est une bande de satin rouge qui enveloppe un lingot intact aux bords relevés sur lequel se reconnaissent de fines gravures.*

Voilà encore un autre genre de petite rétribution qui ne manque pas d'élégance.



## 263 - *Strange rencontre*

Un certain Guo, lettré du Guangdong, rentrait de chez un ami au crépuscule, lorsqu'il se perdit en passant par la montagne.

Il se faufilait à travers d'épaisses broussailles, la nuit tombée, lorsqu'il entendit des rires et des bruits de voix vers le sommet de la colline. Hâtant ses pas dans cette direction, il découvrit une dizaine d'hommes occupés à boire joyeusement, installés sur des nattes à même le sol.

A l'apparition de Guo, ils s'écrièrent en chœur : « Justement, il nous manquait un convive. Parfait, merveilleux ! »

Il s'assoit et remarque alors que la moitié des buveurs portent des bonnets de lettré. Il leur demande de bien vouloir lui indiquer la bonne direction. L'un d'eux lui répond en riant : « Quel cuistre vous faites, vraiment ! Par un si beau clair de lune, chercher son chemin ! »

Une coupe vole jusqu'à lui. En la portant à ses lèvres, Guo en sent le parfum lui picoter le nez et la vide d'un trait. Un autre convive s'empare du pichet pour la remplir à nouveau. Guo était un bon buveur et la course lui avait desséché les lèvres. Il en lève et vide dix coup sur coup.

Tous d'applaudir bruyamment : « Quel gaillard ! Il est vraiment des nôtres. »

Mis en joyeuse verve, Guo se laissait aller. Il savait imiter le chant des oiseaux, pas un qu'il ne contrefît à la perfection ! Comme il avait quitté sa place pour se

soulager, il simula à la dérobée le cri de l'hirondelle. Chacun s'étonna de l'entendre en pleine nuit. Quand Guo imita le coucou, la perplexité des convives atteignit un nouveau palier. Guo se rassit en riant sous cape. Tandis qu'un chacun se perdait en discussions et conjectures, il détourna la tête pour contrefaire la voix d'un perroquet : « Il est ivre, le bachelier Guo ! Faut le ramener chez lui. »

Stupéfaits, tous se taisent pour mieux écouter. Silence. Guo recommence. On comprend alors que tout vient de lui. C'est une cascade d'éclats de rire. Chacun s'essaie à l'imiter en allongeant les lèvres, mais nul n'y parvient.

« Dommage que Dame Cantharide Verte ne soit point des nôtres ! » s'exclame l'un des convives.

« Il faut revenir ici nous réunir à la fête de la Mi-Automne. Maître Guo ne saurait y manquer », renchérit un autre.

Guo acquiesça poliment.

Un troisième convive se lève : « Vous êtes insurpassable dans votre art. Permettez-nous de vous présenter, de notre côté, le jeu des pieds aux épaules. Que vous en semble ? »

Sur ce, tous se dressent dans un grand remue-ménage. Le premier se tient solidement d'aplomb. Un autre s'élance sur ses épaules et se cambre de même. Lorsqu'ils furent quatre, la hauteur était trop grande pour pouvoir y monter de la même façon. Le suivant dut poser le pied sur les bras comme s'il gravissait une échelle. En un instant, les dix hommes formèrent une colonne qui atteignait le ciel et semblait toucher la Voie lactée.

Guo n'en était pas encore revenu que la colonne s'abat-tait d'un coup, devenant comme un long sentier sur le sol. Guo resta un bon moment frappé de stupeur avant de regagner le chemin du retour.

鄧秀十  
鳥語啁啾夜  
未央月中豪飲  
快飛觴踏屐作  
成修道歸路何  
愁強半忘



*Strange rencontre*



*Le Rire du moine assassiné*

Le lendemain, il souffrait de violentes coliques, les urines vert-de-gris, teignant de cette couleur tout ce qu'elles touchaient, mais sans laisser d'odeur. Remis au bout de trois jours, il retourna reconnaître les lieux. On y voyait encore, épars, les reliefs du repas. De tous côtés s'étendaient les broussailles, sans la moindre trace de chemin.

A la mi-automne, Guo voulut se rendre au rendez-vous prévu, mais les remontrances de ses amis finirent par l'en dissuader.

S'il avait eu la témérité d'y aller une seconde fois, il y aurait rencontré Cantharide Verte, ce qui lui aurait réservé des expériences plus étranges encore.

Quel dommage qu'il se soit laissé ébranler dans sa résolution d'y retourner !



## 264 - *Le Rire du moine assassiné*

Surpris dans ses vagabondages par le coucher du soleil, un prêtre taoïste cherchait refuge dans un ermitage bouddhique isolé. Trouvant la porte de la cellule du moine close, il s'assit en tailleur sur une natte ronde sous la galerie.

Dans le calme de la nuit, il entend un bruit de vantail ouvert, se retourne et voit le moine accourir vers lui, couvert de sang, mais avec un regard qui ne semblait pas percevoir sa présence. Le prêtre feignit aussi de l'ignorer. Le moine se lança d'une traite dans la salle de prière, monta sur l'estrade où trônait la statue du Bouddha et lui

prit la tête dans ses bras en riant. Il resta longuement dans cette posture avant de battre en retraite.

Dès qu'il fit assez clair, le taoïste passa examiner la cellule du moine dont la porte ne paraissait pas avoir bougé. Intrigué, il descendit au village raconter ce qu'il avait vu. Des villageois se rendirent à l'ermitage, forcèrent l'entrée de la cellule et vérifièrent les lieux. Le moine gisait par terre, mort. Il avait été tué et tout ce qui se trouvait dans la pièce avait été emporté, jusqu'aux nattes et paniers. Sans doute avait-il été victime de pillards.

Supposant que le rire n'était pas sans motif, les visiteurs allèrent tous ensemble examiner la tête du Bouddha et remarquèrent une légère cicatrice dans la nuque. Ils l'écartèrent et dégagèrent à l'intérieur une trentaine de taels. La somme leur servit à assurer au moine des funérailles décentes.

Le chroniqueur de l'étrange :

*Comme le dit l'adage, Il n'est de fortune sans la vie. Ce n'est pas un vain mot ! Il est déjà insensé que l'homme économe, voire avare, lègue ses biens à on ne sait trop qui. A fortiori lorsqu'il s'agit d'un moine. Alors qu'il avait renoncé à jouir de la vie, la vue de l'argent lui apportait un rire de satisfaction ! La cupidité peut donc mener à cette désolante extrémité.*

*« Vous n'emporterez pas un sou, a dit le Bouddha. Seuls vos actes et leurs conséquences vous suivront dans la tombe. »*





## 265 - *Perruche promise*

Yu, Biren de son nom de courtoisie, était de Luling. Enterrés prématurément, son père et sa mère lui laissaient la charge d'un petit frère qui n'avait alors que cinq ans, Jué, qui prendra le nom de courtoisie de Shuangbi. D'un naturel aimant, Yu s'était occupé de son jeune frère avec l'affection d'un père pour son fils.

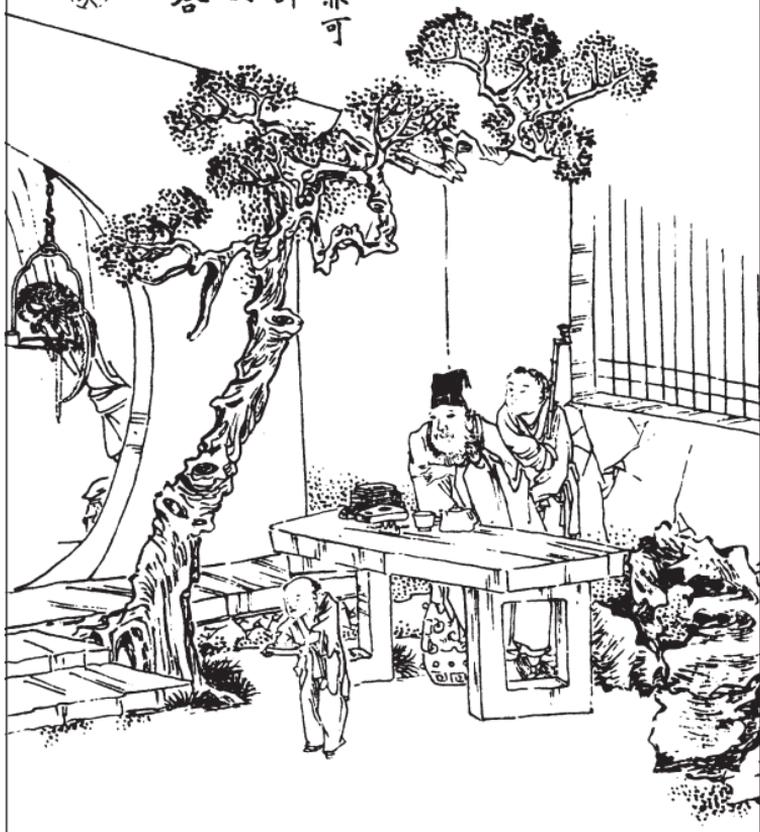
Jué était devenu un beau garçon, d'une prestance hors du commun. Il manifestait, de plus, des dons littéraires. Cela le rendait plus aimable encore à son frère qui se plaisait à répéter : « Un petit frère aussi remarquable ! Il ne saurait se passer d'un parti digne lui. » Yu se montrait si exigeant et tatillon qu'aucun engagement n'avait abouti.

Le grand frère s'était retiré dans un monastère bouddhique des monts Kuang pour travailler dans le calme à la préparation des concours, quand une nuit, alors qu'il venait de se coucher, se fit entendre un bruit de voix féminines qui venait de quelque part au-delà de la fenêtre. Il se lève pour aller y jeter un coup d'œil. Il y avait, assises par terre sur des nattes, trois ou quatre demoiselles, toutes d'une beauté exceptionnelle. Des servantes disposaient vins et victuailles.

« Mademoiselle Qin, comment se fait-il que Aying ne soit pas venue, demande l'une des jeunes filles.

— Elle descendait hier la vallée de Hangu quand un forban l'a blessée au bras droit. Elle est navrée de ne pouvoir se joindre à notre excursion, précise sa voisine en contrebas.

阿 英  
 鸚鵡能言亦可  
 人阿翁早許  
 結昏姻一朝  
 緣盡難重合  
 駭絕狸奴  
 幾喪身（哭）



*Perruche promise*

— J'ai fait un affreux cauchemar l'autre soir, déclare une autre fille. Rien qu'à y repenser, j'en ai des sueurs froides.

— Ne raconte pas, chut ! » Sa voisine lui coupe la parole en agitant la main en signe de dénégation. « Place à la joie ce soir. Nous terrifier gâcherait la soirée.

— Que tu es peureuse, ma petite, rétorque celle qui voulait parler. Si tu veux que je me taise, chante-nous une chanson à boire. »

La jeune fille fredonna à voix basse :

*Près du perron délaissé s'ouvrent les fleurs de pêcher,  
Une par une.*

*Je n'ai point renoncé au rendez-vous hier fixé.*

*J'ai prié ma voisine de m'attendre sans impatience.*

*A tête de phénix*

*Mes chaussons brodés enfilés,*

*Je viens, me voilà !*

Elle termina dans les soupirs d'admiration de toute l'assistance.

Elles avaient repris leurs rires et papotages, lorsque surgit une brute de haute taille, au visage hideux, aux yeux de rapace étincelants. Elles s'égaillèrent comme une bande de moineaux pris de panique, dans le tumulte et les cris : « Le monstre arrive ! »

Seule la chanteuse, alanguie, était restée en arrière. Saisie la première, elle se débattait. Ses lamentations ne firent qu'exaspérer la fureur de la brute qui la mordit à la main et lui sectionna un doigt qu'il se mit aussitôt à croquer. La jeune fille s'effondra, inanimée.

Apitoyé, Yu ne peut en supporter davantage. Il dégaine une épée, tire la barre de la porte et se précipite dehors. Faisant virevolter son arme, il l'abat de toutes ses forces sur le monstre et l'atteint à la cuisse, dont un morceau, tranché, tombe à terre. Surmontant sa douleur, la brute s'enfuit.

Soutenant la malheureuse, Yu la fait entrer dans sa chambre. Le visage terreux, elle avait le devant du vêtement et ses manches éclaboussés de sang. Il lui examine la main droite à laquelle manquait le pouce et déchire une pièce de soie pour lui confectionner un bandage. Enfin, d'une voix gémissante, elle lui dit : « Je vous dois la vie. Comment m'acquitter de cette dette ? »

Au premier coup d'œil, Yu avait déjà songé à la destiner à son jeune frère. Aussi ne lui cacha-t-il pas l'intention qu'il gardait dans le secret de son cœur. Elle lui objecta : « Infirmes maintenant, je ne saurais tenir le ménage d'une bonne épouse. Il vous faut chercher ailleurs. »

Comme il lui demandait son nom, elle répondit : « Qin. »

Yu étendit une couverture sur elle et la laissa se reposer, tandis qu'il emportait sa literie pour aller s'installer ailleurs. Au lever du jour, il passa la voir. La couche était vide. Il se dit qu'elle était rentrée toute seule, et se rendit au village voisin se renseigner. Très peu de gens y portaient ce nom de famille. Ses amis et relations ne purent rien lui apporter de précis. De retour chez lui, il en parla à son frère avec le sentiment de regrets que laisse la perte d'un bien précieux.

Un jour que, d'aventure, il se promenait dans la campagne, Jué rencontra une mignonne demoiselle de seize ans qui le regardait en souriant. Après l'avoir enveloppé des vagues automnales de ses regards langoureux, elle s'enhardit à lui demander :

« Ne seriez-vous pas le cadet de la famille Gan ? »

— Si.

— C'est moi celle que votre père vous avait promise. Pourquoi rompre cet engagement et vous lier aux Qin ?

— Orphelin en bas âge, je n'ai pas été tenu au courant de ces choses. Laissez-moi le temps d'en parler aux

membres influents du clan. J'interrogerai mon frère à ce sujet dès mon retour.

— Inutile de vous donner cette peine. Puisque j'ai votre parole, elle suffit, je viendrai de mon propre chef. »

Jué n'osait s'engager sans la permission de son aîné. Elle se mit à rire : « Le jeune empoté ! Ton frère te fait donc si peur ? Je suis de la famille et j'habite le village des Wang aux collines de l'Est. Je te donne trois jours pour m'apporter de tes précieuses nouvelles. »

Sur ces paroles, elle prit congé et s'en fut.

De retour, Jué fit part de cette promesse de mariage à son frère et à sa belle-sœur.

« C'est un grossier mensonge ! s'indigna Yu. J'avais plus de vingt ans quand notre père est décédé. Si c'était vrai, je l'aurais su. » La fille lui paraissait d'autant moins recommandable qu'une jeune femme honnête ne se promène pas toute seule en rase campagne, ni ne se permet d'adresser la parole au premier garçon venu. Quand Yu voulut s'enquérir de son aspect physique, Jué rougit jusqu'à la base du cou sans oser proférer un mot.

« Sûr que c'est une beauté ! s'esclaffa la belle-sœur.

— Que peut savoir ce gosse de la grâce féminine ? rétorqua son mari. Si belle soit-elle, elle ne saurait égaler la Demoiselle Qin. Attendons de savoir si l'accord se conclut. Dans la négative, il sera toujours temps d'aviser. »

Jué se retira sans donner son avis.

Quelques jours plus tard, Yu croisait en chemin une jeune fille qui avançait en pleurant. Il ralentit, laissant pendre le fouet et tirant sur la bride, passa lentement en la regardant du coin de l'œil. C'était une beauté comme on n'en voit guère en ce bas monde. Il dépêcha son valet pour s'enquérir du chagrin de la belle. Elle en expliqua volontiers la cause :

« J'avais été promise au cadet de la famille Gan. La mienne, tombée dans la misère, a dû s'exiler au loin. Nous nous sommes perdus de vue. De retour récemment, j'ai appris que la famille de mon fiancé faisait bon marché de la parole donnée, rompant l'ancien engagement. Je suis en route pour interroger celui qui aurait dû devenir mon beau-frère, Gan Biren, et tirer au clair ce qu'il entend faire de moi.

— Mais Gan Biren, c'est moi-même, se récria Yu, heureusement surpris. Je n'étais pas au courant de cette promesse ancienne de mes défunts parents, je vous assure. Vous n'êtes pas loin de chez moi. Veuillez me suivre. Nous en reparlerons. »

Il descendit de son cheval, lui tendit les rênes et la fit monter, l'accompagnant à pied vers sa maison.

« Mon petit nom est Aying, précisa-t-elle sans qu'on le lui ait demandé. Je n'ai ni frère ni sœur, seulement une cousine, avec laquelle j'habite. Elle est de la famille Qin. »

Yu comprit enfin qu'elle était cette beauté que lui avait évoquée la chanteuse qui s'était naguère dérobée. Il aurait annoncé la bonne nouvelle à tout le clan si la jeune fille ne l'en avait fermement empêché. Certes, il était ravi d'avoir trouvé une aussi jolie femme pour son frère, mais redoutait que son apparente frivolité ne suscite les commérages du voisinage. A l'usage, elle se révéla tout à fait sérieuse, sans pour autant manquer de grâce délicate et de convivialité dans son franc-parler. Elle servait sa belle-sœur aînée comme si cette dernière eût été sa mère et celle-ci l'aimait autant qu'elle l'admirait.

A la fête de la Mi-Automne, alors que le jeune couple festoyait dans l'intimité, la belle-sœur la fit appeler. Était-ce l'air contrarié de son mari ? Aying renvoya le messenger en promettant de ne pas trop tarder, mais restait assise à rire et

à bavarder, droite sur son siège, sans manifester la moindre intention de rejoindre sa belle-sœur. Inquiet de faire trop attendre sa belle-sœur, Jué eut beau la presser de partir à maintes reprises, elle ne bougeait pas, se contentant de rire. Finalement, elle ne le quitta pas de la nuit.

Le lendemain, de grand matin, sa toilette à peine terminée, la belle-sœur crut bon de venir reconforter Aying : « Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi avais-tu l'air si abattu la nuit dernière en ma compagnie ? »

La jeune femme ne sut répondre qu'en étouffant un petit rire. De quoi intriguer son mari qui se rendait compte de l'étrangeté de la situation. Il tenta de la tirer au clair avec sa belle-sœur aînée. Celle-ci se récria, épouvantée : « Elle posséderait la faculté de se dédoubler ? Ce serait donc une créature maléfique ? »

La peur gagna à son tour Yu qui préféra s'adresser directement à la petite belle-sœur, derrière un store :

« Au nom des vertus accumulées de génération en génération par notre famille qui ne s'est jamais attiré de rancunes, je te prie de t'en aller au plus vite si tu es une créature maléfique et de bien vouloir épargner la vie de mon petit frère.

— Je ne suis pas une créature humaine, je le confesse, répondit-elle embarrassée. Mais votre père m'avait promise à ton frère, c'est pourquoi j'ai accepté la proposition de ma cousine. Je sais bien que je ne pourrai pas avoir d'enfant et j'ai déjà pensé à m'en aller. C'est la chaleur de votre accueil, chers beau-frère et belle-sœur, qui m'a retenue. Puisque ma présence vous inquiète tant, brisons là ! »

Elle redevint perruche et s'envola à tire-d'aile.

Or, du temps où le père des frères Gan était de ce monde, il avait élevé une perruche savante qu'il nourrissait

à la main. Jué avait alors quatre ou cinq ans. Il demandait souvent à son père à quoi ça servait de nourrir une perruche.

« Elle sera ta femme », lui répondait en riant son père. Quand sa nourriture était épuisée, il appelait son fils : « Elle va mourir de faim, ton épouse, si tu ne lui donnes rien. »

Tous les membres de la famille entraient dans le jeu. Par la suite, sa chaîne coupée, la perruche s'était échappée.

Il s'agissait donc de cette promesse. On finit par le comprendre. Mais Jué avait beau la savoir non humaine, il ne parvenait pas à l'ôter de son esprit. Elle manquait plus encore à la belle-sœur. Inconsolable, celle-ci versait des larmes du matin au soir. Le frère aîné la regrettait aussi, mais que faire ?

Deux ans plus tard, il faisait épouser une Demoiselle Jiang à son petit frère qui resta néanmoins insatisfait. L'aîné avait un cousin magistrat au Guangdong. Il partit lui rendre visite, ce qui entraîna une longue absence. Or c'était l'époque où des bandes locales de brigands semaient le désordre et la désolation dans les villages et hameaux avoisinants. Gagné par la grande peur qui s'emparait des habitants, Jué emmena la famille se réfugier dans une vallée de la montagne où hommes et femmes se trouvaient mêlés sans se connaître. C'est dans ces conditions qu'il entendit soudain une petite voix qui lui rappelait celle d'Aying. La belle-sœur encouragea Jué à s'approcher pour voir de plus près : c'était bien elle ! Au comble de la joie, il lui prit le bras et ne voulut plus la lâcher. Aying dit à sa compagne : « Va, je reviendrai après être passée voir ma belle-sœur. »

A sa vue, celle-ci éclata en sanglots. Aying la consola de son mieux. Leur faisant remarquer que c'était là un bien triste endroit, elle les engagea à retourner chez eux. Elle

leur assura que les brigands n'étaient plus à craindre. Rentrée avec tous les membres de la famille, Aying fit bloquer les entrées par des levées de terre et leur recommanda de rester tranquillement à l'intérieur. Après être demeurée assise à échanger quelques mots, elle voulut s'en aller. Mais la belle-sœur lui saisit les poignets tandis que deux servantes, une à droite, une à gauche, lui tenaient les pieds. Force lui fut de renoncer au départ, mais Aying évitait la chambre à coucher. Elle ne s'y rendit qu'une fois, bien que Jué l'y eût invitée à trois ou quatre reprises. La belle-sœur lui avait pourtant répété que la mariée n'était pas en mesure de plaire à son jeune beau-frère.

Aying se leva donc de bon matin veiller à la toilette de Dame Jiang. Après s'être chargée de la coiffer, elle étala soigneusement sur son visage céruse et orpiment. Dame Jiang apparut à tous dix fois plus séduisante qu'auparavant. Au bout de trois jours de ce traitement, elle était devenue une vraie beauté, un changement qui émerveillait la belle-sœur aînée. Celle-ci sollicita donc Aying : « Comme je suis toujours sans enfant, j'aurais voulu acheter une concubine pour mon mari, mais n'en ai pas encore trouvé le loisir. Ne pourrais-tu pas arranger l'une des servantes pour la rendre plus attrayante ?

— Il n'est personne qui ne puisse être transformée, mais c'est plus facile à partir d'une base qui est belle. »

On procéda donc à l'examen physiognomonique des servantes. Seul un laideron au teint foncé semblait promettre la naissance d'un enfant mâle. Aying la choisit donc pour faire sa toilette, la laver, puis l'enduire de poudres et fards divers. Après avoir subi l'opération trois jours de suite, son teint rougeaud tourna à l'ivoire. Au cours des quatre jours suivants, les onguents ayant pénétré la peau, elle était devenue tout à fait présentable.

Les jours s'écoulaient dans les rires derrière les portes closes sans que l'on eût à se soucier des ravages de la soldatesque. Mais une nuit, s'éleva de toutes parts le vacarme d'un tumulte persistant. La maison alarmée ne savait que décider. On entendit un mouvement d'hommes et de chevaux hennissants tout contre le portail. Puis le brouhaha s'éloigna. On apprit au lever du jour que le village avait été pillé et incendié à peu près complètement et que des bandes détachées dans la montagne y avaient massacré ou capturé tous ceux qui s'étaient cachés dans les grottes.

On admira plus que jamais la prescience d'Aying que l'on tenait quasiment pour une déesse. Elle déclara un beau jour à sa belle-sœur :

« Je ne suis revenue que parce que je ne pouvais oublier vos bontés à mon égard et parce que je voulais partager vos épreuves en ces temps de troubles. Mon beau-frère ne va plus tarder à rentrer. A rester ici je serais, comme on dit, ni pêche ni prune, un objet de ridicule. Je m'en vais, mais reviendrai de temps à autre.

— Notre voyageur est donc sain et sauf ?

— Un grave péril va le menacer, mais ce n'est pas une affaire où d'autres seraient mêlés. Ma cousine Qin a bénéficié de ses bienfaits. Ce sera pour elle une occasion de montrer sa gratitude. Il s'en tirera sans mal. »

La belle-sœur la retint pour la nuit. Elle s'en fut avant l'aube.

Sur le retour, Yu doubla les étapes quand il apprit que les désordres ravageaient le pays. Maître et valet tombèrent en chemin sur des brigands. Ils abandonnèrent leur monture pour se glisser dans les broussailles, l'argent serré autour de leur taille. Une sorte de perruche vola jusqu'à l'amas de ronces où ils se cachèrent et les couvrit de ses ailes déployées. Yu remarqua qu'un doigt manquait à l'une

des pattes de l'étrange créature. Les brigands convergèrent vers le fourré qu'ils s'apprêtaient à fouiller. Les deux hommes osaient à peine respirer. Mais les brigands se dispersèrent peu après et l'oiseau s'envola. Ils racontèrent à leur arrivée ce qui s'était passé et comprirent alors que c'était une intervention de la beauté que Yu avait protégée contre le monstre.

Par la suite, chaque fois que Yu avait à s'absenter, Aying survenait au crépuscule et ne repartait qu'assurée de son retour prochain. Il arrivait ainsi à Jué de la rencontrer chez sa belle-sœur. Il l'invitait à passer chez lui. Elle disait oui, mais n'y allait pas.

Un soir que Yu était sorti, persuadé qu'Aying ne tarderait pas, Jué, caché, l'attendit, bondit sur elle, la prit par la taille et l'emmena dans sa chambre.

« Le sentiment amoureux, par lequel le destin avait décidé de nous unir, s'est épuisé. Le forcer serait offenser le Créateur. Contentons-nous de nous voir de temps à autre. Qu'en dis-tu ? » Ne voulant rien savoir, Jué finit par abuser d'elle. Dès le lever du jour, Aying passa voir sa belle-sœur, étonnée de cette visite matinale. « J'ai été violentée en chemin par un brigand, expliqua-t-elle en riant. Je suis désolée de t'avoir fait attendre. » Elle repartit après une brève conversation.

Quelque temps plus tard, un énorme matou franchit la porte de la chambre à coucher, une perruche dans la gueule. La belle-sœur, affolée, était sûre que c'était Aying. Elle interrompit sa toilette, qu'elle venait de commencer, pour donner l'alarme. Toute la maisonnée se réveilla en émoi. Quand on eut rattrapé l'oiseau, il avait l'aile gauche en sang et ne respirait presque plus. Il fallut que la belle-sœur le prît sur son giron et le caressât longuement pour qu'il reprît peu à peu vie. Il lissa le plumage de ses ailes

avec son bec, puis, faisant le tour de la pièce : « Adieu, belle-sœur ! C'est à Jué que j'en veux ! »

La perruche s'en fut en battant des ailes et jamais plus ne revint.



## 266 - L'Oranger

Sieur Liu, du Shaanxi, était alors sous-préfet de Xinghua. Un prêtre taoïste vint lui offrir un arbre en pot. Quand il vit que ce n'était qu'un petit oranger guère plus gros que le doigt, le repoussant, il le refusa.

Il se trouvait qu'on célébrait ce jour-là l'anniversaire de la fille du sous-préfet, une enfant de six ou sept ans. « Cela ne saurait pourvoir à la pure jouissance d'un adulte, concéda le prêtre. Mais pour souhaiter bonheur et longévité à votre demoiselle, je vous en prie, prenez-le donc. »

Liu se laissa faire. Dès qu'elle aperçut le minuscule oranger, ravie de ce cadeau, la petite fille le déposa dans ses appartements et le couva d'attentions du matin au soir, tant elle craignait qu'il ne lui arrivât malheur.

Au terme du mandat de trois ans du sous-préfet, le tronc de l'oranger remplissait la main. L'arbre donna cette année-là ses premiers fruits. Comme on s'apprêtait à partir en limitant la quantité de bagages, il fut décidé d'abandonner l'oranger devenu trop encombrant. La fillette serrait l'arbre dans ses bras en sanglotant de façon si touchante qu'une servante lui mentit : « Ce n'est qu'un départ provisoire. Nous allons revenir. »



*L'Oranger*

La fillette la crut et s'arrêta de pleurer. De peur qu'un portefaix ne l'emporte sur son dos, elle veilla à ce que les domestiques le transportent et le plantent effectivement au pied du perron avant de consentir à s'en aller.

De retour au pays natal, elle épousa un dénommé Zhuang, qui obtint le grade de docteur en l'année *bingxu* (1646). Celui-ci entra donc dans la carrière, promu premier magistrat de Xinghua, à la grande joie de son épouse.

Elle pensait que l'oranger planté il y avait plus de dix ans n'existerait plus. Elle le retrouva dépassant une circonférence de dix brasses, couvert de fruits, des milliers ! Interrogés, les anciens plantons affirmaient tous la même chose : « Après le départ de Monsieur Liu l'oranger est devenu luxuriant, mais sans produire de fruits. C'est la première fois. »

Elle en fut doublement émerveillée. Au cours des trois ans pendant lesquels son mari exerça ses fonctions, l'abondance des fruits ne fléchit pas. La quatrième année, l'arbre prit un air misérable et ne donna pas la moindre fleur.

« C'est que ta charge ne saurait durer beaucoup plus longtemps », lui annonça sa femme. Zhuang fut en effet libéré de ses fonctions à l'automne.

Le chroniqueur de l'étrange :

*Etait-ce un mystérieux destin qui liait l'oranger à la jeune fille, ou une simple coïncidence, si étrange fût-elle ? Les fruits semblent témoigner de la gratitude de l'arbre, l'absence de floraison exprimer son affliction à l'approche de la séparation.*

*S'il en est ainsi de la sensibilité de créatures inanimées, à combien plus forte raison chez l'homme et la femme !*



267 - *Lettres de feu*

Une nuit d'hiver de l'année *yiwei* de l'ère Shunzi (1655) apparurent dans le ciel des caractères rougeoyants, comme en feu. Le texte était le suivant : « La paix restaurée exclut le retour de la flagornerie à la cour. »



268 - *Un spectre venge  
l'abandon de son fils*

Niu Chengzhang était marchand d'étoffes au Jiangxi. Il avait épousé une Dame Zhang qui lui avait donné un garçon et une fille. Il mourut à trente-trois ans, emporté par une maladie. Son fils, prénommé Zhong, « Loyal », avait alors à peine douze ans et sa fille pas plus de huit ou neuf ans.

Leur mère, incapable d'observer la chasteté, vendit le patrimoine, en empocha le produit et partit convoler en secondes noces, abandonnant les deux orphelins. Ceux-ci auraient été en peine de subsister par eux-mêmes, aussi une cousine paternelle qui avait passé la soixantaine vint-elle habiter avec eux. D'ailleurs, pauvre et veuve, elle ne disposait pas d'autre refuge. La vieille femme mourut quelques années plus tard, laissant la maison plus démunie encore.

牛成章

游魂渺渺竟何之  
千里經商似舊時  
捨耳尚能懲醜婦  
仔肩且喜付孤兒



*Un spectre venge l'abandon de son fils*

Le garçon avait grandi et songeait à reprendre le métier de son père, mais il se désolait de manquer de capitaux. Lorsque sa petite sœur épousa un certain Mao, un riche marchand, elle put obtenir, non sans bien des supplications, un prêt de plusieurs dizaines de taels au bénéfice de son frère. Ce dernier se rendit à Nankin avec un groupe qui tomba en route sur des brigands. Complètement dépouillé, il se trouvait condamné à errer sans les ressources qui lui auraient permis de rentrer au pays.

Au hasard d'une course au mont-de-piété, il fut frappé par l'extraordinaire ressemblance du patron de la boutique à son père. Il ressortit sans s'éloigner pour l'observer à la dérobée et apprit qu'il portait mêmes nom et prénom. Frappé par l'étrange coïncidence dont il ne s'expliquait pas la raison, il passa la journée à rôder autour dans l'espoir d'un signe qui lui en donnerait la clé. L'homme ne lui prêtait pas la moindre attention. Trois jours s'écoulerent ainsi à observer sa voix, son rire, ses gestes : pas de doute possible, ce devait vraiment être son père.

N'osant pas pour autant tenter de se faire reconnaître en le saluant filialement, il se présenta à l'embauche d'employés subalternes en faisant valoir qu'il était originaire du même village. Le contrat dressé, à la lecture du nom et du lieu de résidence du jeune homme, une ombre d'émotion sembla agiter le patron qui lui demanda d'où il sortait. Le fils prononça en pleurant le nom de son père. Le patron, longtemps l'air absent et abattu, articula enfin : « Mais votre mère, va-t-elle bien ? »

Gêné de déclarer son père mort, le jeune homme répondit de façon détournée : « Mon père est parti en voyage d'affaires il y a six ans et n'est toujours pas rentré. Ma mère s'est remariée et s'en est allée. Par bonheur une

tante âgée s'est occupée de nous, sinon nous aurions été bons pour la fosse commune.

— Je suis ton père », déclara d'un ton lugubre le patron, lui serrant les mains d'un air accablé. Il le fit entrer pour le présenter à sa belle-mère. La seconde femme de son père se nommait Ji. Agée d'une trentaine d'années, sans enfant, elle sembla heureuse d'accueillir ce beau-fils et lui servit un festin.

Son mari restait toutefois mélancolique, rongé par le mal du pays. Sa femme s'était toujours opposée à son départ, s'inquiétant du manque de personnel dans la boutique. Aussi mit-il sans tarder son fils au courant de la gestion de son commerce. Au bout de trois mois, comme il pouvait lui confier les registres, il plia bagages et s'en retourna vers l'ouest.

Le père parti, Loyal révéla à sa belle-mère qu'elle avait épousé un spectre, son père. Fort alarmée, elle se récria : « Mais c'est après être venu ici en colporteur qu'il a été recruté comme prêteur sur gages par des amis et connaissances. Il y a six ans que je l'ai épousé. Comment peux-tu prétendre que ce soit un mort ? »

Le beau-fils revint sur ses explications en de plus amples détails. Plus ils échangeaient de doutes et de réflexions, moins ils s'y retrouvaient.

Le père et mari était déjà de retour un jour et une nuit plus tard. Il traînait avec lui une femme ébouriffée. Le fils la dévisagea. C'était sa mère, celle qui l'avait mis au monde ! Le patron lui tirait l'oreille et l'apostrophait en trépignant : « Pourquoi as-tu abandonné nos enfants ? »

Ecrasée de peur, la femme n'osait esquisser le moindre mouvement de protestation. Son ancien mari la mordit à la nuque. Elle appela son enfant au secours. La scène lui étant insupportable, le fils s'interposa en se mettant en travers.

La femme disparut avant que l'ire du mari ne se fût apaisée. Tous, terriblement alarmés, criaient au fantôme. Ils se tournèrent ensuite vers le patron qui, le visage décomposé, laissa tomber ses vêtements à terre, puis il se transforma en une fumée noire qui ne tarda pas à se dissiper.

Le fils et sa belle-mère, sans pouvoir retenir maints soupirs de stupéfaction, ramassèrent les habits et le chapeau pour les enterrer.

En reprenant l'affaire de son père, le fils devint millionnaire. Par la suite, lorsqu'il eut l'occasion de rentrer au pays, il apprit que sa mère était morte le jour même de cette scène éprouvante dont toute la maisonnée avait été témoin. C'était bel et bien le père qu'on avait vu.



## 269 - *La Pelle magique*

Originaire du Shanxi, Huo Huan portait le nom de courtisane Kuangjiu. Son père, commandant de sous-préfecture, était décédé prématurément, laissant un enfant en bas âge, d'une intelligence si prodigieuse qu'à onze ans celui-ci avait été autorisé à s'inscrire en qualité de surdoué à l'école qui accueillait les bacheliers. Sa mère, qui le couvait d'un amour possessif, lui interdisait toutefois de mettre les pieds hors de la cour intérieure, si bien qu'à treize ans il demeurait un benêt incapable de savoir qui était qui et de démêler les relations de famille.

Dans le même quartier habitait l'enquêteur judiciaire Wu. Passionné par la quête de la Voie des taoïstes, ce

dernier était parti dans la montagne pour ne plus revenir, laissant une fille de quatorze ans, Qing'e, d'une beauté hors du commun. Toute petite, celle-ci avait lu en cachette les livres dont son père était si friand. Elle admirait tout particulièrement Tante He, la cinquième des huit immortels, celle qui avait fait vœu de chasteté. Aussi avait-elle pris la résolution, au départ de son père, de ne jamais se marier. Sa mère n'y pouvait mais.

Un jour, Huan l'aperçut à sa porte. Aussi innocent qu'il fût, le jeune garçon la trouva adorable, mais sans savoir comment le lui dire. Il en parla sans ambages à sa mère souhaitant engager illico les fiançailles dont le gage était jadis une oie sauvage. Convaincue de ne pas aboutir, elle faisait des difficultés. Il en paraissait si désolé que sa mère, inquiète de l'avoir contrarié, chargea une entremetteuse de prendre contact avec les Wu. Comme on pouvait s'y attendre, ceux-ci n'y furent pas favorables. Assis, debout ou couché, le bachelier ne pouvait ôter la belle jeune fille de son esprit ni trouver de solution à son désespoir. Dans ces circonstances, il rencontra à sa porte un prêtre taoïste qui tenait à la main une petite pelle, d'à peine un pied de long. Le jeune garçon la lui emprunta et, après l'avoir examinée, lui demanda :

« A quoi ça sert ? »

— C'est un outil à déterrer les simples. Bien que minuscule, la pelle est si dure qu'elle pénètre facilement la pierre. »

Le bachelier le regardait, incrédule. Le prêtre abat la pelle contre le mur de pierre. Elle s'y enfonce comme si c'était du fromage de soja. Emmerveillé, le jeune garçon la prend en main et semble ne pouvoir se résoudre à la lâcher. Le taoïste lui dit en riant : « Puisqu'elle te plaît tant, je t'en fais cadeau. »



*La Pelle magique*

Ravi, Huan proposa de la payer, mais le prêtre refusa et s'en fut. Rentré chez lui, il essaya la pelle sur la brique et sur la pierre : rien ne lui résistait. Il lui vint à l'esprit qu'un trou dans le mur lui permettrait d'accéder à la belle à laquelle il pensait tant, sans du tout se rendre compte que pareil agissement constituerait une infraction des plus graves.

La nuit venue, il sauta par-dessus l'enceinte et se rendit d'une traite à la résidence des Wu. Il lui fallut creuser deux murs épais avant d'atteindre la cour centrale. Il avisa une aile plus petite où la lumière était restée allumée. S'approchant en rampant, il y reconnut la belle, occupée à sa toilette du soir. La chandelle éteinte un moment plus tard, le silence régnait sans partage. Quand il eut fini de percer la cloison pour entrer dans la chambre, la jeune fille était profondément endormie. Il ôta doucement ses chaussures et monta sans bruit sur le lit. Par ailleurs, il redoutait de réveiller la demoiselle qui n'aurait pas manqué de crier, d'ameuter la maison et de le chasser. Il préféra donc rester dissimulé tout contre l'édredon brodé et se contenter de humer discrètement le souffle parfumé de celle que désirait tant son cœur. La moitié de la nuit passée à cette délicieuse activité, il se sentit submergé de fatigue. A peine avait-il clos les paupières qu'il s'endormit sans du tout s'en rendre compte.

A son réveil, la jeune fille entend la respiration du jeune homme, puis, ouvrant les yeux, voit la lumière filtrer par le trou ouvert dans le mur. Elle se lève précipitamment, tire sans bruit la barre et sort à pas feutrés frapper aux fenêtres des femmes de la maison. Celles-ci accourent, armées de torches et de bâtons, et découvrent, ronflant sur l'édredon, un écolier aux cheveux ramassés en toupet, la coiffure d'un enfant. En s'approchant, elles reconnaissent

le jeune bachelier Huo, lequel ne s'éveille qu'après avoir été secoué. Les yeux papillotant à la façon d'étoiles filantes, il se dresse brusquement et regarde autour de lui, rouge de confusion, mais sans paraître outre mesure effrayé. Il restait sans voix devant toutes ces femmes qui le montraient du doigt en le traitant de voleur d'un air menaçant. Enfin, il éclate en sanglots : « Je ne suis pas un voleur. C'est parce que j'aime votre demoiselle que j'ai cherché à m'approcher de ses effluves embaumés. »

Il leur paraissait invraisemblable qu'un enfant eût réussi à percer plusieurs murs aussi épais. Le jeune prodige leur montra la pelle et leur parla de sa merveilleuse efficacité. Elles l'essayèrent et en demeurèrent stupéfaites, émerveillées par cet outil magique. Elles se disposaient à prévenir la maîtresse de maison, mais l'air pensif de la jeune fille, qui inclinait la tête, semblait leur signifier son désaccord. C'est ce qu'elles comprirent en lui proposant : « Ce garçon est d'une famille de haute réputation qui n'a rien à se reprocher. Mieux vaut le laisser aller et revenir faire sa demande dans les règles, celles qui requièrent une entremetteuse. Nous prétendrons auprès de votre mère qu'un voleur s'est introduit dans la maison. Qu'en dites-vous ? »

La jeune fille ne répondit pas. Elles poussèrent le jeune homme dehors. Il réclama sa pelle. Hilarité générale : « Têtu, ce garçon. On n'oublie pas cet outil de malheur ! »

Il glissa subrepticement dans sa manche une épingle à cheveux ornée d'un phénix qu'il avait aperçue au bord de l'oreiller. L'une des servantes avait surpris son geste et se hâta d'en avertir sa maîtresse qui ne dit rien et ne semblait pas en être fâchée. Une vieille tapota la nuque de Huan : « Pas si bête, ce garçon. Il sait ce qu'il veut et dans ce cas il n'y a pas plus malin ! » Sur ces mots, elle l'entraîna et le laissa repartir par les ouvertures qu'il avait creusées.

De retour, il n'osa avouer la vérité à sa mère. Il se contenta d'insister pour qu'elle envoyât l'entremetteuse. De crainte de heurter son fils par un refus, la mère lui confia le soin de conclure au plus tôt une autre union convenable. Qing'e l'apprit et, alarmée, chargea dans le plus grand secret une confidente de prévenir la mère Huo. Celle-ci s'en réjouit et dépêcha donc l'entremetteuse chez les Wu.

Mais une petite servante avait laissé l'incident précédent s'ébruiter. Dame Wu mère estimait la famille déshonorée et ne cachait pas son indignation. L'entremetteuse fut fraîchement reçue et ne fit qu'exacerber le courroux de la maîtresse de maison. Frappant le sol de sa canne, elle maudit mère et fils Huo. L'entremetteuse, apeurée, s'en retourna sans demander son reste et relata l'accueil qui lui avait été réservé. Dame Huo, indignée à son tour, s'exclama : « Fils indigne ! Ce que tu as commis laisse pantois. Je ne saurais être la complice de pareille inconduite. Garçon débauché et fille dévergondée ne méritent que la mort ! »

Elle se mit alors en devoir de raconter l'incident et de dénoncer les jeunes gens à qui voulait l'entendre. La jeune fille l'apprit et crut mourir de honte. Dame Wu regrettait pareille indiscretion, mais n'y pouvait rien. La jeune fille fit secrètement savoir à la mère du jeune homme qu'elle avait fait le serment de n'épouser nul autre que son fils, cela en des termes si pathétiques que la vieille femme en fut touchée et mit fin à ses bavardages intempestifs. Elle n'en renonça pas moins à tout projet de mariage pour son fils.

Il se trouvait que le premier magistrat de la sous-préfecture, un Sieur Ou, originaire du Shaanxi, avait découvert combien le tout jeune homme était savant ; il le tenait en très haute estime. Il l'invitait souvent à sa résidence et

le traitait avec beaucoup d'égards Un jour qu'il lui demandait s'il était marié, le bachelier lui répondit par la négative, puis dut satisfaire des questions plus précises.

« Je m'étais engagé avec la fille de l'ancien enquêteur judiciaire Wu, mais à la suite d'un petit malentendu les fiançailles ont été rompues.

— Désires-tu toujours l'épouser ? »

Le jeune homme rougit sans répondre. Le sous-préfet conclut en riant : « Je vais te l'arranger, ce mariage ! »

Il chargea le commandant, chef de la police, et le directeur à l'éducation de cautionner la demande en mariage auprès des Wu. La mère y consentit avec joie et la date des noces fut fixée aussitôt. Huan épousa Qing'e l'année suivante et l'emmena chez lui. Le seuil franchi, la jeune femme jeta par terre la pelle :

« Débarrasse-toi au plus vite de cet instrument de cambrioleur !

— Elle a été notre entremetteuse, il ne faut pas l'oublier », rétorqua le nouveau marié en souriant. Loin de s'en séparer, il la gardait à l'instar d'un précieux trésor.

La bru était une personne douce et taciturne qui rendait trois fois par jour visite à sa belle-mère. Le reste du temps, elle restait tranquillement assise porte close, sans beaucoup se soucier des tâches domestiques. Mais elle s'occupait de tout avec exactitude, si la belle-mère avait à s'absenter pour se joindre à quelque deuil ou autre célébration.

Un an plus tard, elle donnait naissance à un fils qui fut appelé Mengxian, « Immortel aîné ». Elle en abandonnait entièrement le soin à la nourrice, comme si elle ne voulait pas trop s'y attacher.

Quatre ou cinq ans s'étaient écoulés quand elle déclara abruptement à son mari : « Notre amour aura bientôt duré

huit années : une brève rencontre qui sera suivie d'une longue séparation. Tel est notre destin. On n'y peut rien. »

Le jeune homme, atterré, aurait voulu en savoir davantage ; mais retombant dans son habituel mutisme, Qing'e se para magnifiquement pour une dernière visite à sa belle-mère, puis retourna dans sa chambre. Huan l'y suivit dans l'intention de l'interroger. Etendue sur le dos, elle ne respirait déjà plus. Aussi douloureusement affectés l'un que l'autre, mère et fils la pleurèrent et l'enterrèrent après s'être procuré le meilleur bois disponible.

Chaque fois qu'elle prenait dans ses bras son petit-fils, déjà décrépite, la grand-mère pensait à la défunte avec un tel chagrin qu'il lui semblait qu'on lui arrachait les entrailles. Elle tomba si gravement malade qu'elle dut s'aliter. Elle ne pouvait plus supporter de boire ou de manger quoi que ce fût, sauf de la soupe de poisson. Or il n'y avait pas de poissons aux alentours. On ne pouvait s'en procurer qu'au-delà de cent lis, une cinquantaine de kilomètres. Tous les courriers montés de la sous-préfecture étaient tous partis en mission. N'écoutant que son devoir de fils pieux, Huan estima qu'étant donné l'urgence, il ne pouvait attendre leur retour. Son viatique serré contre sa poitrine, il partit donc seul à pied, sans se laisser arrêter par la nuit.

Il revenait en passant par la montagne alors que le soleil avait déjà sombré à l'horizon, les pieds si meurtris qu'il avait peine à avancer. Un vieil homme le rattrapa par-derrière pour lui demander : « N'aimeriez-vous pas vous tremper les pieds ? »

Le jeune homme acquiesça d'un grognement affirmatif. Le vieillard l'entraîna au bord de la route, le fit asseoir et alluma du feu en frottant des pierres, puis exposa ses pieds endoloris à la fumée d'une poudre enveloppée dans du papier. Il l'invita à marcher : non seulement la douleur

avait disparu, mais Huan se sentait tout ragaillardi. Comme celui-ci lui exprimait sa vive reconnaissance, le vieil homme lui demanda quelle affaire le pressait tant. Huan répondit que sa mère était tombée malade et lui en expliqua la raison.

« Pourquoi ne vous êtes-vous pas remarié ? lui demanda le vieillard.

— Je n'ai pas trouvé d'épouse assez belle.

— Il y en a une pas loin d'ici, répliqua le vieil homme en agitant le doigt vers un village de montagne. Si vous voulez bien me suivre, je vous présenterai. »

Huan s'excusa de ne pouvoir s'attarder un instant de plus alors que sa mère attendait sa soupe de poisson. Sans insister, le vieillard le salua mains jointes et, avant de prendre congé, lui fit promettre de revenir à ce village où il n'aurait qu'à demander le vieux Wang.

De retour, le fils pieux fit bouillir le poisson et offrit la soupe à sa mère qui se sentit un peu mieux. Elle était en voie de guérison dans les jours qui suivirent. Le jeune homme fit donc atteler pour rendre visite au vieil inconnu, mais arrivé à l'endroit où il l'avait rencontré, il ne trouva aucun village en vue. Il s'attarda si longtemps à fouiller les environs que le soir tomba. L'enchevêtrement des vallons ne permettait pas de vues étendues tant qu'on restait au fond. Huan convint avec son valet qu'il valait mieux se séparer et grimper au sommet pour tenter de découvrir les habitations. Mais les sentiers escarpés de la montagne n'étaient pas accessibles à un cheval. Il lui fallut enlever ses chaussures pour monter plus facilement. Le crépuscule s'enveloppait de brumes. Il fit un tour d'horizon : pas le moindre village en vue.

A la descente, Huan perdit son chemin, rongé d'inquiétude, tandis que la nuit épaississait le mur de ténèbres qui

enveloppait ces solitudes désertes. Heureusement, il put distinguer à quelques pas la ligne d'une terrasse et s'y étendre pour s'accorder un peu de repos. Il se sentait au bord d'un abîme noir, sans fond. Gagné par la panique, il n'osait esquisser le moindre mouvement. Par bonheur, les petits arbustes qui poussaient au bord de la falaise formaient une sorte de palissade protectrice. Il se décida à se déplacer lorsqu'il aperçut à ses pieds l'entrée d'une petite grotte. Ravi de cette découverte inopinée, il s'y glissa en rampant adossé à la paroi. Son idée première était de s'y installer tant bien que mal et d'attendre le lever du jour pour appeler au secours. Mais bientôt se mirent à briller au fond de la caverne des lumières comme autant d'étoiles. Il s'en rapproche peu à peu. Trois ou quatre lis plus loin lui apparaissent soudain de vastes bâtiments, éclairés *a giorno*, sans lampes ni chandelles. Une belle femme sort de l'une des maisons. Il reconnaît Qing'e, son épouse disparue.

« Comment as-tu fait pour venir jusqu'ici ? » se récrie-t-elle à sa vue, alarmée.

Sans lui laisser le temps de s'expliquer, il la prend dans ses bras, l'entourant de ses longues manches en sanglotant piteusement. Elle l'exhorte à se calmer et lui demande des nouvelles de sa mère et de leur fils.

Lorsqu'il lui eut fait le récit de leurs malheurs, elle s'en affligea à son tour.

« Tu es morte il y a plus d'un an. Serions-nous ici au monde d'outre-tombe ?

— Non. Nous sommes au palais des immortels. Je n'étais pas morte. Ce que vous avez enterré n'était qu'une canne de bambou. Puisque tu es venu jusqu'ici, c'est qu'un destin d'immortel t'y a conduit. »

Elle le mena auprès de son père, un vieillard imposant à la barbe fleurie qui trônait en haut de la salle. Tandis que

le jeune homme se hâtait de le saluer, elle annonça : « Voici Huo Huan. »

Le vieil homme, surpris, se lève, lui prend les mains et, après les compliments d'usage, lui dit : « Nous sommes enchantés de votre venue, mon cher gendre. Il ne faut plus nous quitter. »

Le jeune homme s'excuse de ne pouvoir rester beaucoup plus longtemps, à cause de sa mère.

« Je sais, mais trois ou quatre jours, il n'y a pas de mal à s'attarder un peu », insista son beau-père. Il lui fit servir une collation et donna aux servantes des instructions pour qu'elles dressent un lit dans une salle à l'ouest. On y étendit des couvertures de brocart. Huan entendait s'y retirer en compagnie de sa femme. Qing'e s'y refusait : « Ce n'est pas ici un endroit où l'on peut se permettre de lubriques étreintes. »

Le jeune homme lui pressait le bras sans vouloir le lâcher, quand retentit à la fenêtre le rire sarcastique d'une servante, mettant le comble à l'embarras de la jeune femme. Elle se débattait quand son beau-père entra en grondant : « Je ne laisserai vulgaire créature souiller mon palais ! Dehors et sans délai ! »

De tempérament à regimber, Huan n'était pas d'humeur à ravalier l'humiliation. Il pâlit et le prit de haut : « Nul ne saurait échapper au sentiment que se portent filles et garçons. Nos aînés n'ont pas à s'en mêler. Je n'ai aucune objection à m'en aller tout de suite, mais votre chère fille doit me suivre. »

Le vieux ne souleva aucune objection, invita sa fille à suivre son gendre, ouvrit une porte dérobée à l'arrière et les accompagna. Mais à peine Huan eut-il franchi le portail que son beau-père en referma prestement les vantaux. Le jeune homme se retourna et se vit plaqué

contre une paroi escarpée sans la moindre fissure. Il se retrouvait seul, sans savoir comment rentrer chez lui. La lune brillait là-haut dans un ciel où les étoiles se raréfiaient. Il resta longtemps prostré, puis l'accablement fit place à l'indignation. Il se met à crier et tempêter contre la paroi sans résultat. Au comble de l'exaspération, il tire de sa ceinture la pelle et attaque furieusement la pierre, tout en vomissant des invectives. En un clin d'œil, il avait creusé une cavité de trois à quatre pieds de profondeur. Il entendait des bruits de voix de l'autre côté et distinguait même le cri qui lui était adressé : « Le damné ! »

Avec cette force décuplée que donne la colère, Huan creusait de plus belle. Soudain les deux battants s'ouvrent au fond. On pousse dehors Qing'e : « Va-t'en, va-t'en vite ! » La paroi se referme aussitôt.

La jeune femme était outrée : « Comment peux-tu traiter de pareille façon ton beau-père si tu m'aimes et me veux pour femme ? D'où sortait ce vieux prêtre qui t'a donné cet outil de malheur qui me plonge dans un si cruel embarras ? »

Huan avait obtenu ce qu'il voulait : sa femme. Discuter avec elle était le cadet de ses soucis, alors qu'il s'inquiétait des périls qui les guettaient sur le chemin du retour. La jeune femme brisa deux branches. Chacun en enfourcha une qui se transforma en cheval. Partant au galop, ils furent rendus en un rien de temps.

Huan avait alors disparu depuis sept jours. Après avoir perdu de vue son maître et l'avoir cherché en vain, le valet était rentré en avertir sa maîtresse, la mère. Celle-ci avait dépêché de ses gens fouiller coins et recoins des vallées de la montagne sans découvrir le moindre indice. Elle était en proie à une mortelle inquiétude lorsqu'elle apprit le retour de son fils, rentré de lui-même. Imaginez avec

quelle joie elle l'accueillit ! Elle ne s'aperçut de la présence de sa défunte bru qu'en relevant la tête. Elle crut mourir de frayeur. Il se hâta de la rassurer en lui relatant brièvement ce qui s'était passé, ce qui compléta son bonheur. Craignant toutefois que l'étrangeté apparente de la situation ne suscite de fâcheuses inquiétudes dans la population, la bru souhaitait déménager rapidement. Sa belle-mère ne s'y opposa pas. Un poste était disponible dans une autre préfecture. Ils s'y rendirent sans tarder. Là-bas, personne ne les connaissait. Ils y vécurent dix-huit années et y eurent une fille, promise à un dénommé Li de la même sous-préfecture. Quand la mère de Huan mourut de vieillesse, Qing'e dit à son mari : « Dans ma campagne, une faisane qui a couvé neuf œufs peut être enterrée dans la terre qui l'a accueillie. Tes parents sont sous terre, notre fils est grand. Il pourra veiller sur leur sépulture. Nous n'avons plus besoin d'y retourner. »

Huan en tomba d'accord. Ils repartirent donc aussitôt après les funérailles. Un mois plus tard, leur fils, Mengxian, constata leur disparition en allant leur rendre visite. Une vieille servante, interrogée, répondit qu'ils étaient allés à l'enterrement et n'en étaient pas encore revenus. Le fils comprit ce qui s'était passé et se borna à pousser un profond soupir.

En dépit de l'excellente réputation littéraire dont il jouissait, Mengxian n'essuya que déboires aux concours mandarinaux. A quarante ans, il n'était toujours pas entré dans la carrière. S'étant par la suite rendu à Pékin en tant que candidat sélectionné par le tribut, il rencontra, parmi les camarades de même numéro, un jeune homme de dix-sept ou dix-huit ans, d'air distingué, qui lui plut aussitôt. En glissant un œil sur sa copie, il lut « Huo Zhongxian, étudiant stipendié de Pékin ». Son prénom

indiquait qu'il était le cadet de Mengxian. Celui-ci en resta les yeux écarquillés de surprise. Surprise qu'il communiqua à son voisin en lui déclinant ses nom et prénom. Zhongxian ne trouvait pas moins étrange cette incroyable coïncidence. Il l'interrogea sur sa filiation que Mengxian lui exposa en détail. Zhongxian se récria joyeusement : « Avant que je ne me rende à la capitale, mon père m'avait recommandé, si jamais je rencontrais un nommé Huo du Shanxi, de le traiter avec égard, car ce serait un membre de notre clan. C'est bien le cas. Mais comment se fait-il que ton prénom soit si proche du mien ? »

Mengxian s'enquit des noms de ses grand-père, père et mère. Il se récria, stupéfait : « Mais ce sont les mêmes que les miens ! »

Comme Zhongxian lui opposait l'improbabilité due à leur différence d'âge, Mengxian rétorqua : « Nos père et mère sont des immortels. Comment juger de leur âge à leur mine ? » Il lui raconta l'étrangeté de leur situation matrimoniale et emporta la conviction de Zhongxian. Sans prendre le temps de se reposer à l'issue des épreuves, ils commandèrent une voiture pour rentrer ensemble. A peine avaient-ils atteint la porte du domicile que l'on vint leur annoncer que le maître et la maîtresse de maison avaient disparu. Tous deux étaient atterrés. Zhongxian entra s'informer auprès de sa femme. Elle lui dit : « Alors qu'on buvait ensemble hier soir, Mère m'a déclaré : "Vous êtes encore bien jeunes tous les deux pour vous occuper des affaires, mais je suis sans inquiétude puisque demain viendra votre grand frère." Il n'y avait plus personne ce matin quand je suis entrée de bonne heure dans leur chambre. »

A cette nouvelle, les deux frères se lamentèrent en trépi gnant de chagrin. Le cadet aurait voulu entreprendre des recherches, mais l'aîné savait qu'elles ne serviraient à rien.

Ils y renoncèrent. Classé parmi les lauréats de cette session de la licence, Zhongxian retourna avec son frère sur les tombes de leurs ancêtres au Shanxi. Ils gardaient l'espoir de retrouver leurs parents en ce monde, mais les recherches qu'ils entreprirent dans ce but restèrent en définitive sans résultat.

Le chroniqueur de l'étrange :

*Creuser un trou pour dormir était une idée folle, percer un mur pour invectiver son beau-père une conduite démente. Si l'immortel les a unis, c'était pour récompenser sa piété filiale d'une vie perpétuelle. Mais s'il a laissé traces en ce bas monde en engendrant garçons et fille, ne pouvait-il y demeurer jusqu'à la fin naturelle de ses jours ? Pourquoi avoir encore une fois abandonné son fils trente ans plus tard ? Comme tout cela est étrange !*



## 270 - L'Oracle du miroir

Les frères Zheng, de Yidu, étaient tous deux des hommes de lettres. L'aîné, qui avait connu de bonne heure la célébrité, était celui que les parents chérissaient le plus et leur adoration les portait à étendre leur affection à sa femme. Du cadet, un raté fantasque, le père comme la mère étaient mécontents, au point qu'ils en étaient venus à prendre leur seconde bru en grippe et lui manquaient d'égards. Le contraste de leur chaleur pour l'une, de leur froideur envers l'autre, laissait à celle-ci une arête dans la

冷暖相形存芥蒂更因懷  
鏡思何汝類名雁塔尋常  
事算負紅閨此數心



# 鏡聽



*L'Oracle du miroir*

gorge. Elle ne se lassait de répéter à son mari : « Vous êtes tous deux des garçons de même force. Ne peux-tu faire un effort, ne serait-ce que pour ta femme ? »

Elle finit par le repousser, refusant de partager ses nuits. Ainsi stimulé, le cadet s'appliqua à aiguïser son esprit. Il connut à son tour la célébrité. Les parents lui témoignaient un peu plus de considération, mais il n'en restait pas moins éclipsé par son frère aîné.

La seconde bru mettait tout son espoir dans le succès de son mari aux concours mandarinaux. Or venait l'année des examens triennaux. La veille du Nouvel An, elle décida de consulter les sorts dans le plus grand secret au moyen de l'oracle du miroir. Deux hommes venaient de se lever et se donnaient des bourrades en riant : « Toi aussi, va te rafraîchir un peu ! » Elle s'en retourna dans sa chambre sans parvenir à interpréter ces premières paroles qu'elle avait entendues après avoir promené le miroir. Elle n'y pensa plus.

Les épreuves terminées, les deux frères rentrèrent au pays. Il faisait une chaleur caniculaire. Les femmes étaient à la cuisine, occupées à préparer à manger pour les travailleurs aux champs, crevant de chaud, quand soudain des cavaliers parurent à l'entrée annoncer le succès du grand frère au concours de la licence. La mère se précipita dans la cuisine en appelant l'aînée des brus : « Mon grand garçon a réussi ! Tu peux aller te rafraîchir un peu. »

La seconde bru continuait à cuisiner, pleurant de dépit. Un moment plus tard, on annonçait la glorieuse victoire du cadet. Sa femme lâcha brusquement le rouleau à galettes et s'écria : « Moi aussi, je vais aller me rafraîchir un peu ! »

La phrase lui était sortie des lèvres dans l'excitation du moment, sans même qu'elle s'en rendît compte. Ce n'est

qu'après y avoir repensé qu'elle comprit qu'ainsi se vérifiait l'écoute du miroir.

Le chroniqueur de l'étrange :

*Dans la misère, même les parents ne vous traitent plus comme leur enfant. Ce sont des choses qui arrivent, hélas !*

*Certes, cours et rideaux de la maison familiale ne doivent pas devenir l'arène d'une compétition féroce. Le moyen d'incitation de la seconde bru ne la met cependant aucunement dans la catégorie des mégères aigries par un espoir déçu.*

*Se redresser en jetant le rouleau à galettes, voilà la chose la plus plaisante qui oncques fût !*



## 271 - Peste bovine

Chen Huafeng, de Mengshan, accablé par la chaleur caniculaire, s'était étendu sous un arbre de la campagne en friche, quand un homme se précipita de son côté. Un fouldard autour de la tête, celui-ci se jeta à l'ombre de l'arbre où il saisit une pierre, s'y assit et agita frénétiquement son éventail tandis que de grosses gouttes de sueur coulaient de son front.

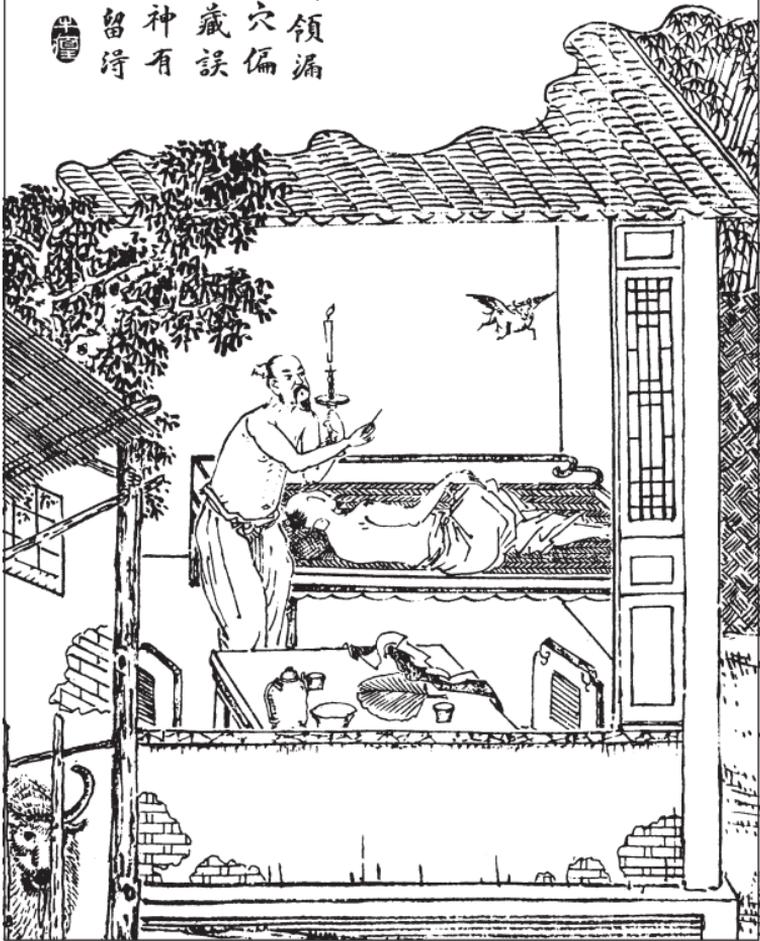
Chen se relève et lui dit en riant :

« Si vous preniez la peine d'ôter votre turban, vous auriez plus frais sans vous fatiguer à vous éventer.

— Facile à enlever, difficile à remettre », rétorque l'inconnu qui engage une conversation des plus agréables et raffinées. Il déclare en fin de compte :

牛 痘

解除圓領漏  
燈光巨穴偏  
從耳後藏誤  
走牛痘神有  
罪特教留得  
苦參方



*Peste bovine*

« Avec le temps qu'il fait, comment penser à autre chose qu'à un bon breuvage glacé qui rafraîchirait les douze étages du gosier et réduirait de moitié l'accablante chaleur.

— Un vœu facile à exaucer, réplique, rieur, Chen. Je me dois de vous procurer ce plaisir. » Puis, lui serrant la main : « Mon humble demeure n'est pas loin. Veuillez y détourner vos pas. »

L'inconnu sourit et le suivit.

Arrivé chez lui, Chen sortit d'une grotte rocheuse le vin qu'il y entreposait et qui y avait gardé une fraîcheur à transir les dents. Enchanté, l'inconnu leva dix coupes d'affilée. Le soleil se couchait quand il se mit tout à coup à pleuvoir. Tandis que Chen disposait des lampes dans la pièce, l'étranger ôta son foulard tout en continuant à bavarder à bâtons rompus. Dans les intervalles de silence, Chen remarquait comme un éclat de lumière s'échapper de l'arrière du crâne de son hôte, ce qui ne laissait pas de l'intriguer. Peu après, celui-ci, ivre mort, s'assoupissait sur le lit.

Chen déplaça la lampe pour l'examiner de plus près. Derrière l'oreille lui apparut une cavité de la largeur d'une coupe à boire, où plusieurs membranes épaisses formaient une sorte de treillis dont les alvéoles apparemment vides étaient fermées de peaux souples qui pendaient. Stupéfait, Chen tira de son chignon une épingle et souleva l'une des peaux pour s'assurer de sa mobilité : quelque chose qui ressemblait à une minuscule vache s'en échappa et vola jusqu'à la fenêtre dont elle déchira le papier avant de disparaître.

Médusé, Chen n'osait plus renouveler l'essai. Il allait faire demi-tour quand le dormeur s'éveilla et s'exclama, alarmé : « Tu as découvert mon secret. Maintenant que la peste bovine s'est échappée, que faire ? »

Chen le pria de s'expliquer plus clairement.

« Au point où nous en sommes, répondit son hôte, à quoi bon te cacher quoi que ce soit ? En vérité, je suis le dieu de la peste des six animaux domestiques. Ce que tu viens de libérer est la peste. Je crains qu'aucune vache ou bœuf n'en réchappe cent lis à la ronde. »

Or Chen vivait de l'élevage de bovidés. La nouvelle le remplissait d'appréhension. Il le supplia de lui trouver le moyen de sauver au moins son troupeau.

« Alors que moi-même ne saurais échapper au châtiement, par quel procédé te protéger de ce mal ? bougonne son hôte. Du sophora en poudre, je ne vois rien d'autre, ce peut être des plus efficace, mais à condition d'en répandre largement la recette sans entretenir de pensées égoïstes. » Sur ces mots, il s'excusa, prit congé et sortit. Il ramassa quelques poignées de ce produit dans un tas de terre et en remplit une niche dans le mur : « Une pincée à chaque fois suffirait. » On ne le revit plus.

Peu de temps après, vaches et bœufs tombèrent en effet malades. L'épizootie prit de graves proportions. Dans le but d'en monopoliser l'éventuel profit, Chen garda la recette secrète, ne la communiquant qu'à son frère cadet. Ce dernier l'utilisa avec un plein succès, tandis que le produit préparé et administré par son aîné se révélait totalement inefficace. Le troupeau de celui-ci, cinquante têtes et deux cents sabots, était sur le point d'être anéanti. Il ne lui restait plus que quelques vieilles vaches qui hésitaient encore à partager le sort commun.

Démoralisé, Chen ne savait plus où faire porter ses efforts quand il se souvint des poignées de terre dont était bourrée la niche dans le mur. Sans croire à son efficacité, il en fit une distribution au petit bonheur la chance. Dans la nuit, toutes les bêtes se relevèrent. Chen comprit enfin



*Marriage virginal*

que la faillite du produit qu'il avait préparé était la punition de son égoïsme.

Il fallut plusieurs années pour que son troupeau se reconstituât et retrouvât l'importance d'autrefois.



## 272 - *Mariage virginal*

On trouve à Kuaiji le sanctuaire de Tante Mei, « Fleur de prunier ». La divinité était une fille Ma. Au temps où le clan était installé à Dongwan, son fiancé était mort prématurément. Elle décédait trente jours plus tard après avoir fait le serment de ne jamais se marier. Les membres du clan lui avaient élevé un sanctuaire ainsi appelé.

En l'an *bingshen* (1656), passant par ce site pour se rendre aux épreuves d'examen, le jeune Jin, de la sous-préfecture voisine de Shangyu, entra déambuler dans le temple, quelque peu ému à la pensée de la fille morte vierge.

Dans la nuit, il rêva qu'une servante le convoquait sur l'ordre de Tante Mei. Il la suit, pénètre dans le sanctuaire où la divinité l'attend en souriant : « Merci de m'avoir accordé la faveur de ton attention qui m'a profondément touchée. Si tu ne me trouves pas trop laide, je serais heureuse de me mettre à ton service. » Il balbutie son assentiment. Elle le raccompagne en ajoutant : « Tu peux repartir. Quand la réfection de la salle sera terminée, tu y seras le bienvenu. »

A son réveil, le jeune homme eut le sentiment que ce cauchemar n'annonçait rien de bon. Cette même nuit, des habitants du pays avaient rêvé de la divinité qui leur avait déclaré : « Sieur Jin de Shangyu est désormais notre gendre. Il convient d'ériger sa statue. »

À l'aube, les villageois commencèrent à se raconter leur rêve et découvrirent qu'ils avaient fait le même. Toutefois, le doyen du clan, soucieux de ne pas porter atteinte à la réputation de la vierge, refusait d'obtempérer. Peu après, toute sa famille tombait malade. Terriblement alarmé, il fit sans plus tarder sculpter et dresser à sa gauche la statue qu'elle exigeait.

Le travail achevé, le jeune lettré annonça à sa femme : « Tante Mei se prépare à m'accueillir. » Il endossa son costume de cérémonie et décéda.

Bouleversée, tant par la douleur que l'indignation, son épouse se rendit au sanctuaire. Après avoir déversé sur la statue de la vierge divinisée un flot d'insultes des plus ordurières, elle monta sur l'estrade et lui flanqua quatre gifles magistrales avant de s'en aller.

Les Ma appellent depuis le mari de leur tante virginale l'oncle Jin.

Le chroniqueur de l'étrange :

*Se garder sans vouloir se marier ne saurait être déclaré contraire à la chasteté. Mais quoi de plus éhonté que de changer d'attitude après avoir été fantôme plusieurs siècles durant ? Les héroïnes de la chasteté ne sont peut-être pas toutes que des idoles d'argile. Ces images de temple réputées efficaces alarment les gens et effraient le vulgaire. Elles ne sont que des instruments de spectres et de renardes.*



## 273 - Deux fois sous-préfet à Zitong

Le docteur Chang Dazhong, originaire de Taiyuan, attendait le choix du poste qui lui serait attribué à la capitale. La veille, il avait rêvé que Wenchang lui présentait sa carte de visite. Au tirage au sort, quel ne fut pas son étonnement d'obtenir la fiche qui lui attribuait le poste de sous-préfet de Zitong, là où fut déifié ce protecteur des lettres !

Par la suite, rentré au pays pour porter l'affliction du décès de l'un de ses parents, il retourna à Pékin à l'issue de ce deuil de trois ans. Dans l'attente du poste qui lui serait attribué, il fit exactement le même rêve.

« Etre nommé de nouveau au même endroit ? Ce n'est pas possible ! » se disait-il en son for intérieur.

Il en fut pourtant ainsi.





*Deux fois sous-préfet à Zitong*



## 274 - Salive de spectre

Un certain Li faisait la sieste quand il vit sortir du mur une femme si ébouriffée qu'elle avait l'air de porter un panier sur la tête. Sa chevelure, qui retombait, lui cachait le visage. Elle ne l'écarta qu'arrivée à son lit, révélant une face grasse et noire, d'une laideur sans pareille.

Comme Li, épouvanté, cherchait le salut dans la fuite, elle sauta sur le lit, lui prit la tête dans ses bras vigoureux et posa ses lèvres sur les siennes, lui passant du bout de la langue une salive aussi froide qu'un glaçon. Il en avait la bouche entière remplie. La chose pénétrait dans sa gorge. Il aurait voulu la recracher, mais comment rester sans respirer, le gosier obstrué de salive gluante ? A chaque inspiration, sa bouche en était à nouveau pleine. Sur le point d'étouffer, force lui était d'en avaler un peu à chaque fois. A la longue, haletant, se sentant à bout, sur le point de défaillir, il entendit un bruit de pas à la porte. La femme relâcha son étreinte et s'en fut.

Il en resta le ventre gonflé et le souffle court, incapable de manger pendant plusieurs dizaines de jours. On lui conseilla d'essayer de vomir en prenant une décoction à base de ginseng et d'aloès. Il guérit après avoir expulsé un produit semblable à du blanc d'œuf cru.



*L'Île aux immortels*



## 275 - *L'Île aux immortels*

Originaire de Lingshan, Wang Mian portait le nom de courtoisie Minzhai. Intelligent et doué, il avait été tant de fois placé en tête aux examens qu'il était devenu hautain. Habile comme il l'était à manier le sarcasme, il s'était fait beaucoup d'ennemis.

Un prêtre taoïste rencontré par hasard lui avait dit : « Vous avez la physionomie d'un homme destiné aux plus grands honneurs, mais le mépris auquel vous êtes enclin est un péché qui a presque entièrement ruiné ce bel avenir. Votre intelligence et votre sagesse vous rendent encore possible l'accès au rang des immortels.

— En vérité, nul ne peut connaître l'étendue de son lot de bonheur, railla Wang. Mais devenir immortel en ce bas monde, allons donc !

— Pourquoi vous en tenir à des vues aussi mesquines ? Inutile d'aller chercher plus loin : j'en suis moi-même un exemple. »

Wang ne fit que rire un peu plus fort de ce qu'il prenait pour une supercherie.

« Je n'ai peut-être pas en moi de quoi vous étonner, reprit le prêtre, mais si vous voulez bien me suivre, je vous en montrerai par dizaines, d'authentiques immortels.

— Où donc ?

— A deux pas. »

Sur ce, le taoïste serre entre ses cuisses sa canne dont il offre l'autre bout à son interlocuteur qui en fait autant.

Il lui recommande de garder les yeux fermés et crie : « En avant ! »

Wang sentait la canne devenir aussi grosse qu'un sac de cinq boisseaux. Tandis qu'ils volaient, il la palpa subrepticement. Elle était couverte d'écailles. Impressionné, il n'osait plus bouger. Un moment plus tard retentit l'ordre du prêtre : « Arrêt ! » Ce dernier retire prestement la canne. Ils tombent dans une vaste résidence aux tours et pavillons dignes d'un palais princier. Sur une terrasse haute de plus d'une toise se dressait une salle de onze piliers d'une splendeur sans pareille. Le prêtre l'y fit monter en le prenant par la main, puis ordonna à son petit valet de faire préparer un festin en l'honneur de son hôte. Il y avait plusieurs dizaines de tables, couvertes d'une vaisselle éblouissante. Le prêtre s'était changé et avait endossé une superbe robe de cérémonie pour recevoir les invités.

Quelque temps plus tard, ils arrivaient, venus de diverses directions de l'espace, l'un chevauchant un dragon, l'autre un tigre, d'autres encore des phénix, chacun pourvu d'une monture d'espèce différente et muni d'un instrument de musique. Il y avait des femmes aussi bien que des hommes, certains pieds nus. Dans la foule se détachait une beauté sans pareille, à califourchon sur un phénix au plumage multicolore, en toilette de cour, suivie d'une servante qui portait un instrument de musique long d'environ cinq pieds, ni luth ni cithare, d'un nom inconnu de Wang.

Lorsqu'on eut fini de trinquer, furent servis toutes sortes de mets rares, aux saveurs exquis, qui fondaient dans la bouche. Wang, assis en silence, gardait les yeux fixés sur cette beauté, le cœur palpitant, brûlant du désir d'entendre son instrument, craignant surtout que le banquet ne prît fin sans qu'elle eût l'occasion d'en pincer les cordes.

Chacun était plus qu'à moitié éméché, quand un ancien proposa : « Nous devons la réunion d'aujourd'hui à l'aimable invitation de l'Homme vrai Cui, et avec quelle munificence, magnifique, le cas de le dire ! Il faut nous en donner à cœur joie. Que chacun se regroupe selon l'instrument qu'il détient, et jouons ! »

Sur ce, chacun rejoignit sa formation. Les sons tirés de la soie des instruments à cordes et du bambou de ceux à vent résonnaient jusqu'à la Voie lactée. Seule restait sans partenaire la belle qui avait chevauché un phénix. Lorsque la musique des divers groupes se fut tue, la suivante ouvrit le sac brodé, en tira l'instrument inconnu et le posa en travers d'un pupitre. La jeune femme assouplit ses poignets de jade et joua à la façon dont on pince la cithare à douze cordes, mais elle en tirait des sons beaucoup plus brillants, par moments d'une violence à rompre la poitrine, par moments d'une douceur à chavirer l'âme. Il suffit de la moitié du temps de cuisson du riz pour qu'un silence absolu régnât sur la salle entière. Plus le moindre toussolement. Le morceau se conclut par une sonorité d'une extraordinaire pureté, comme produite par une pierre musicale. Ce fut un concert de louanges : Dame Yunhe était une incomparable virtuose.

La foule se leva pour prendre congé et se dispersa dans le craquètement des grues et le hennissement des dragons. Le prêtre fit disposer dans un coin un lit luxueux aux couvertures de brocart et invita Wang à y dormir. Le cœur déjà remué à la seule vue de la belle, maintenant qu'il l'avait entendue, il en avait l'esprit obnubilé. Par ailleurs, il se disait qu'avec ses dons, il lui serait facile de faire une brillante carrière et qu'il obtiendrait tout ce qu'il pourrait souhaiter, à la fois riche et honoré. Il se sentait partagé entre mille pensées qui s'enchevêtraient dans sa

tête. La situation ne devait pas avoir échappé au prêtre, puisqu'il lui dit : « Dans ta vie antérieure, tu étudiais la Voie avec moi, mais le manque de fermeté de tes pensées t'a précipité dans le monde de poussière. Je n'ai pas d'autre but que de tenter de te sortir de la boue du mal. Ton égarement est malheureusement si grave que je ne sais comment provoquer ton éveil. Il me faut te raccompagner en bas. Il n'est pas exclu que nous ayons l'occasion de nous revoir, mais il te faudra passer par de nouvelles épreuves avant de pouvoir espérer devenir un immortel. »

Sur ces mots, il lui désigne une large dalle au pied des marches et l'y fait asseoir les yeux fermés, lui interdisant formellement de regarder. Puis il cravache la pierre qui s'envole. Le sifflement du vent lui remplissait les oreilles. Depuis combien de temps voyageaient-ils ainsi ? Wang n'en avait pas la moindre idée quand lui vint la pensée qu'il ignorait à quoi ressemblait le monde au-dessous de lui. Laisant passer un fil de lumière entre ses paupières entrouvertes, il aperçut l'océan immense qui s'étendait à l'infini. Pris de vertige, il referma bien vite les yeux, mais déjà il tombait avec la pierre qui s'abîma dans les flots comme mouette qui plonge. Wang, qui avait vécu près de la mer, possédait heureusement quelques rudiments de natation. Il entendit même quelqu'un applaudir : « Superbe, ce plongeur ! »

Il se sentait en grand danger lorsqu'une jeune fille le hissa à bord d'une embarcation en s'exclamant : « Félicitations, toutes mes félicitations ! Notre cher bachelier s'est mouillé avec succès. »

Il regarde sa salvatrice : une beauté resplendissante de seize ou dix-sept ans ! Trempé, tremblant de froid, Wang demande à pouvoir se sécher près d'un feu.

« Voilà qui devrait s'arranger si vous voulez bien me suivre chez moi, lui répond-elle, et ne m'oubliez pas si vous obtenez satisfaction.

— Que dites-vous là ? Bachelier de la grande plaine centrale, réchappé de ce péril inopiné, je suis prêt à vous faire le don de ma personne. Il ne saurait être simplement question de ne plus vous oublier ! »

La fille ramait si vivement que la barque atteignit le rivage en un instant, comme poussée par un vent d'orage. Elle ramassa une brassée de fleurs de lotus fraîchement cueillies qui s'entassaient dans la cabine et l'emmena. Après avoir parcouru un demi-li à peine, cinq cents mètres, ils entrèrent dans un village et s'arrêtèrent devant un portail vermillon qui s'ouvrait face au sud. Ils franchirent une succession de portes, tandis que la jeune fille se précipitait en avant pour annoncer l'arrivée du rescapé.

Peu après se présentait un homme d'une quarantaine d'années. Il salue Wang, l'invite à monter et ordonne de lui apporter de quoi se changer, tout ce qu'il fallait, du couvre-chef aux chaussettes et chaussures. Puis il s'enquit de son pays et de son clan.

« Je ne vous cèlerai pas qui je suis, répond Wang, puisque la réputation de mes talents ne doit pas vous être tout à fait inconnue. L'Homme vrai Cui m'a pris en si grande affection qu'il m'a invité à monter au ciel. Mais je ne souhaitais pas y demeurer, convaincu que le succès aux concours mandarins me serait aussi facile qu'une chiquenaude.

— Nous sommes ici sur l'île aux Immortels, un pays coupé du monde, réplique son hôte en se levant. Je m'appelle Wenruo. Huan est mon nom de famille. Pour nous qui vivons en ces lieux écartés depuis des générations, quel honneur d'obtenir le privilège d'approcher une personnalité aussi célèbre que vous ! »

Il lui fait servir à boire, multiplie les attentions et lui dit, comme en passant : « J'ai deux filles. L'aînée, Fangyun, "Nuée parfumée", a seize ans sans avoir encore trouvé de parti convenable. Elle aimerait servir un homme de votre éminence. Qu'en pensez-vous ? »

Wang pensait qu'il s'agissait de la cueilleuse de fleurs de lotus. Il quitte immédiatement son siège pour exprimer toute la gratitude que lui inspirait la proposition. Le père fit aussitôt mander dans le voisinage deux ou trois anciens de haute vertu et fit appeler sur-le-champ la demoiselle.

Peu après, des effluves de rares parfums précédaient la cohorte d'une dizaine de belles filles qui se pressaient autour de Fangyun, éclatante de charme et de séduction, telle la fleur d'hibiscus s'ouvrant au soleil. Les salutations échangées, elle s'assit, tandis les suivantes se mettaient en rang. Parmi ces dernières se trouvait la cueilleuse de lotus.

Le pichet avait déjà fait plusieurs tours, quand parut une fort gracieuse fillette d'une dizaine d'années, aux chignons inclinés. Elle se glissa en souriant sous le bras de Fangyun, répandant les vagues automnales de son regard mobile.

« Que viens-tu faire par ici au lieu de rester dans les appartements intérieurs, ma fille ? » lui demande Huan. Il se tourne vers son hôte : « Voici ma fille la plus jeune, Lüyun, "Nuée verte". Elle est d'une vive intelligence, déjà capable de mémoriser les textes les plus abstrus des classiques anciens. »

Sur ce, son père lui demande de réciter quelque chose en l'honneur de leur hôte. Elle déclame avec beaucoup de grâce trois poèmes à chanter sur l'air de la branche de bambou. On lui permit de s'asseoir dans un coin, auprès de sa sœur aînée.

« Sieur Wang, avec son divin talent, crut alors bon de proposer Huan, a sûrement déjà composé un riche

répertoire de poèmes. Puis-je le prier d'en faire profiter son humble serviteur ? »

Fort aise d'être ainsi distingué, Wang récita un poème de style classique, en jetant de tous côtés des coups d'œil satisfaits. Deux de ses vers furent particulièrement remarquables et repris par des convives âgés assis près de lui :

*De mon corps ne restent que barbe et sourcils,  
Puisse boire un peu dissiper mes soucis !*

Tandis que la salle entière applaudissait, Fangyun commenta à voix basse : « Le premier vers évoque Singet le Novice quittant la grotte des Nuées Enflammées, le second Porcet Huit Défenses traversant la rivière de Maternité. »

Huan pria Wang de lui réciter quelque chose d'autre. Celui-ci s'exécuta volontiers, commençant par un poème sur les oiseaux aquatiques :

*Au bout du banc de sable, caquettent, pérorent...*

Mais il ne retrouvait plus la suite. Il fouillait sa mémoire tandis que Fangyun parlait à l'oreille de sa petite sœur. Celle-ci pouffait, se cachant la bouche, puis annonça qu'elle avait trouvé la suite qui manquait à son beau-frère :

*Mais le cul du chien lâche un pet sonore...*

Ce fut un éclat de rire général. Wang ne put cacher son dépit, tandis que le père regardait sa fille d'un air courroucé. Lorsque Wang se fut quelque peu rasséréiné, Huan lui redemanda un produit de l'art du lettré. Persuadé que ces gens coupés du monde ne connaissaient pas les beautés de la dissertation en huit parties, Wang, résolu à briller, choisit de réciter l'œuvre qui lui avait valu d'être placé en tête de la troupe des candidats. Il citait l'entrée en matière qu'il avait composée sur le sujet suivant : *Quelle filiale*

piété chez Min Ziqian! à savoir : *Le saint homme fait l'éloge du sage...*

La fillette se tourna vers son père : « Il est invraisemblable que Confucius parle de l'un de ses disciples en usant de son nom de courtoisie. La phrase en question est à mettre au compte de quelqu'un d'autre. »

Face à cette objection, Wang resta désarçonné. Huan lui dit en riant : « Que peut en savoir cette enfant ? La question n'est pas là, il ne s'agit que du texte. »

Wang reprit la récitation de l'œuvre dont il était si fier. A chaque passage, les deux sœurs se remettaient à se parler à l'oreille, comme si elles se confiaient leurs jugements en murmures qui demeuraient à tous indistincts. A l'endroit qu'il estimait le plus beau, Wang ne résista pas à la satisfaction de citer l'appréciation de l'examineur : *Chaque mot tranche du tac au tac.*

La fillette chuchota audiblement à son père : « Ma sœur estime qu'il faut retrancher le mot *tranche*. »

Personne ne comprenait ce que cela pouvait dire. Redoutant un nouveau sarcasme, le père n'osait s'en enquérir. Lorsqu'il eut terminé, Wang entreprit de rapporter l'appréciation générale, dont cette phrase magnifique : *Au premier coup de tambour, dix mille fleurs tombent.*

Fangyun recommença à chuchoter avec sa sœur en se cachant la bouche. Toutes deux éclatèrent d'un rire irrésistible. La fillette expliqua : « Ma sœur estime que les coups de tambour devraient être au nombre de quatre. »

Cette fois encore, personne ne comprit où elles voulaient en venir. Comme la petite allait s'expliquer, l'aînée la gronda, étouffant d'un rire contenu : « Si tu oses le dire, souillon, je te flanque la raclée de ta vie ! »

Grandement intrigué, un chacun discutait, cherchant à deviner. La fillette ne put se retenir plus longtemps : « Si

l'on retranche *tranche*, ce n'est plus *du tac au tac*, c'est pas tac, c'est patraque. Quatre coups de tambour font *patraque, patraque* ! »

Ce fut une explosion de rires. Huan, irrité, la morigéna, puis se leva pour remplir une coupe et s'excuser auprès de son hôte. Lui qui se flattait d'une talentueuse réputation au point de s'estimer sans égal à travers tous les âges, il voyait sa superbe s'effondrer. En serait-il quitte avec des sueurs froides ? Cherchant à le reconforter par quelque flatterie, Huan proposa : « Voici une sentence dont je vous prie de composer la phrase parallèle : *Après de Maître Wang il n'est rien qui ne soit de jade.* »

Avant même que ses concurrents eussent mis de l'ordre dans leurs idées, la fillette répondit : « *En tête de Sieur Min, mi-lune ferait tortue.* »

Fangyun pouffa en pinçant sa petite sœur qui s'enfuit en rétorquant : « En quoi est-ce que ça te regarde ? Toi qui aimes tant te moquer du monde et n'y vois rien à redire, de quel droit interdirlais-tu aux autres le moindre bon mot ? »

Elle ne se décida à disparaître tout à fait que lorsque son père l'eut grondée.

Les anciens ayant pris congé, les servantes conduisirent le couple dans la chambre nuptiale où tout était disposé avec un soin parfait : lampes, chandelles, paravents et literie. C'est alors qu'il remarqua les étagères remplies de fiches identifiant les livres qui y étaient entreposés. Rien ne semblait y manquer. Il s'enhardit à poser des colles à la mariée auxquelles celle-ci répondait sans hésiter avec une science qui semblait inépuisable, au point que pour la première fois il se sentait honteux des limites de la sienne.

Quand la jeune femme appela Mindang et que la cueilleuse de lotus s'empressa de répondre à l'appel, il sut

enfin le nom de celle-ci. Après avoir subi ces humiliations successives au cours du banquet, il redoutait le manque de considération de la mariée. Heureusement, si caustique qu'elle eût été en paroles, elle se montra adorable au lit.

Wang vécut donc sans autres soucis ou occupations que de composer des poèmes jusqu'au jour où sa femme le mit en garde : « J'ai un bon conseil à te donner, mais je ne sais si tu es prêt à l'accepter.

— Quoi donc ?

— Cesse désormais de composer des poèmes, c'est le seul moyen de ne pas étaler tes maladresses. »

Piqué au vif, il renonça dès lors au pinceau.

A la longue, il s'abandonnait à des privautés avec Mindang sans le cacher à l'épouse : « Je lui dois de m'avoir sauvé la vie et souhaiterais que tu partages avec elle ma reconnaissance. »

Elle y consentit volontiers. Chaque fois que le couple se livrait aux jeux de l'amour dans la chambre, elle invitait la soubrette à s'y joindre. Leurs mains, à celle-ci et à son mari, trahissaient une affection croissante dont l'épouse n'était pas dupe. Wang répondait aux reproches de sa femme par des excuses forcées. Un soir qu'ils buvaient ensemble, la solitude lui pesant, Wang demanda à Fangyun d'appeler Mindang. Elle s'y refusa. « Toi qui as tout lu, protesta le mari, ne te souviens-tu pas du passage de Mencius sur le plaisir de la musique, plus agréable à partager qu'à goûter en solitaire ?

— Mais non ! Moi qui me disais que tu devais comprendre les textes de travers, rétorqua Fangyun, j'en ai maintenant la preuve patente. Tu ne sais donc pas encore comment le ponctuer ? Voici comment il faut lire ce passage : *En vouloir seul donne plus de plaisir qu'en*

*vouloir avec un autre. Si tu me demandais avec qui je voudrais partager ce plaisir, je te répondrais : personne ! »*

Force fut à Wang d'éclater de rire et de se résigner à une seule partenaire.

Comme Fangyun et sa petite sœur avaient rendez-vous chez des voisines, Wang profita de leur absence pour introduire Mindang dans sa chambre et partager avec elle les plaisirs de l'amour. Vers le soir, il sentit une douleur au bas-ventre et, lorsqu'elle fut passée, constata que sa verge avait sérieusement enflé. Fort alarmé, il en parla à son épouse qui se contenta d'en rire : « Ce doit être la rétribution du bienfait que t'a concédé Mindang. »

Comprenant qu'il était inutile de dissimuler davantage, il avoua tout.

« Je ne dispose pas de remède pour soigner ce mal que tu t'es toi-même infligé, lui répondit Fangyun. Tu peux aussi bien laisser les choses en l'état, puisque tu ne souffres ni de douleurs ni de démangeaisons. »

Au bout de plusieurs jours sans signe d'amélioration, son accablement devenait manifeste. Fangyun comprenait fort bien ce qui le préoccupait et, sans lui poser de questions, se contentait de le fixer d'un regard appuyé, tel les eaux débordantes de l'automne, tel les étoiles pâlissantes de l'aube.

« Le cas de rappeler à ton sujet ce que disait Mencius : *Les pupilles brillent lorsque droiture gonfle la poitrine...*, lui dit Wang.

— Et au tien : *Quand la forfaiture anime sa poitrine, sa queue s'affaisse...* » rétorqua en riant Fangyun usant d'un triple jeu de mots.

Wang ne put se retenir de rire et la supplia de l'aider à guérir. Elle lui répondit : « Si tu n'as pas écouté mes bonnes paroles, peut-être serait-ce que tu m'as suspectée

de jalousie, alors que tu n'aurais pas dû approcher cette fille, ce que tu ignorais. Je t'ai vraiment aimé, mais tu es cheval tandis que je suis le vent d'est qui siffle à tes oreilles sans y pénétrer. Voilà pourquoi je n'avais pas insisté. Bon, faute d'une autre solution, je vais te soigner, mais il est indispensable que le médecin examine l'organe atteint. »

Elle fouilla donc sous ses vêtements et lui tripota le pénis en prononçant l'invocation : « O mon petit oiseau jaune, mon petit oiseau, ne te cache plus dans les broussailles ! »

Wang ne put s'empêcher de rire aux éclats. Quand il reprit son sérieux, il se trouvait déjà guéri,

Quelques mois plus tard, il avouait à Fangyun combien le préoccupait l'âge avancé de ses parents ainsi que celui, si tendre, de son fils. Elle lui répondit que son retour ne présentait aucune difficulté, mais qu'ils ne se reverraient alors plus. Wang versa des larmes qui se croisaient sous le menton, la suppliant de venir avec lui. Elle n'y consentit qu'après mûres réflexions. Son père leur prépara un banquet d'adieux. Lüyun y parut un panier à la main et déclara : « Ma chère sœur, alors que tu nous quittes pour aller au loin, je n'ai rien d'autre à t'offrir. Je crains qu'au sud de la mer, en Chine, tu n'aies plus où habiter. Voici ce qui pourrait alors te servir d'abri. Ne méprise pas cet assemblage de paille. »

Fangyun accepta le cadeau avec un geste reconnaissant.

En l'examinant de près, on se rendait compte qu'il y avait tours et pavillons de paille fine. Les plus hautes constructions atteignaient la taille d'un tabouret, les plus petites ne dépassaient pas celle d'une mandarine. Il y en avait une vingtaine, chacune complète, avec chevrons, piliers et solives que l'on pouvait dénombrer. A l'intérieur, meubles et tentures paraissaient aussi menus que des

grains de chanvre. Wang n'y voyait qu'une maison de poupée, un jeu d'enfants, mais n'en admirait pas moins la finesse du travail.

« A te parler franchement, nous sommes tous des immortels terrestres, lui confia Fangyun. C'est le lot de mes vies antérieures qui m'a poussée à te suivre. Je n'ai en fait aucune envie de fouler le sol des mortels. C'est uniquement en considération du grand âge de ton père que je n'ai pas pu me résoudre à te le refuser. Il me faudra repartir dès que ton père passera aux années célestes. »

Wang acquiesça.

« Par mer ou par terre ? » leur demanda Huan.

Redoutant les périls des vents et des flots, Wang préférait la terre ferme. Ils trouvèrent donc voitures et chevaux qui les attendaient à la porte. Il remercia, prit congé, et les voilà filant au grand galop. En un instant, ils furent rendus au bord de la mer. Tandis que Wang avait lieu de s'inquiéter de l'absence de tout chemin, Fangyun sortit un rouleau de soie blanche qu'elle lança en direction du sud et qui se transforma en une longue, très longue digue, large d'une bonne toise. Ils la parcouraient à vive allure. Fangyun récupérait l'autre bout du rouleau au fur et à mesure. Ils atteignirent un endroit où la marée étendait les flots à perte de vue. Ce fut là que Fangyun renonça à poursuivre le voyage. Elle remonta dans la voiture chercher le panier, en sortit les modèles en paille et mit au travail les servantes et compagnes de Mindang. Disposé en bon ordre, tout cela se transforma en un clin d'œil en une vaste résidence. Ils y entrèrent se mettre à l'aise, y retrouvant le confort du palais de l'île qu'ils avaient quittée. Le crépuscule tombait. Ils y passèrent la nuit.

Le lendemain matin, elle donna la consigne à Wang d'aller chercher ses parents et son fils pour les installer et

les soigner là où ils se trouvaient. Parti au galop vers son village natal, Wang découvrit que son ancienne résidence avait changé de nom. Il apprit des villageois interrogés que sa mère et sa femme n'étaient plus. Seul survivait son vieux père. La passion du jeu avait entraîné son fils à dilapider presque entièrement le patrimoine de la famille, laquelle en était réduite à louer un misérable logis dans un village à l'ouest.

Au moment du retour, Wang songeait encore à des succès mandarinaux et littéraires dont la pensée ne l'avait jamais quitté. D'apprendre dans quelle situation était tombée sa famille le remplit d'un tel chagrin et d'une si grande tristesse que les richesses et les honneurs lui parurent des fleurs éphémères, des vanités que l'on n'emporte pas avec soi. Il pressa sa monture vers le village où il retrouva son père loqueteux et décrépît à faire pitié. L'un et l'autre sanglotaient à en perdre la voix. Lorsque Wang demanda des nouvelles de son fils indigne, le grand-père répondit qu'il était sorti jouer et n'était pas encore rentré. Wang se contenta donc de ramener seul son père. Après l'avoir respectueusement salué, Fangyun fit chauffer de l'eau, l'invita à prendre un bain, lui présenta de luxueux vêtements et l'introduisit dans une chambre à coucher agréablement parfumée. Elle fit de plus venir de loin des anciens pour bavarder et boire en sa compagnie. Elle lui assurait un train de vie qui dépassait celui d'une maison noble.

Le fils finit un jour par les retrouver. Wang refusa de le recevoir et lui interdit sa porte, tout en lui faisant porter vingt taels, de quoi s'acheter une femme et se trouver un métier. Il le menaça de le faire fouetter à mort, si jamais il revenait. Le fils repartit en pleurant.

Depuis son retour, Wang n'entretenait plus guère de relations mondaines. Toutefois, si un vieil ami survenait,

il lui témoignait une hospitalité et une déférence plus grandes que par le passé. Il ne faisait d'exception que pour Hang Zijié, un camarade d'études, lui aussi lettré réputé, déçu dans sa carrière. Il le retenait volontiers chez lui pendant de longues périodes, échangeant avec lui des confidences et le comblant de largesses.

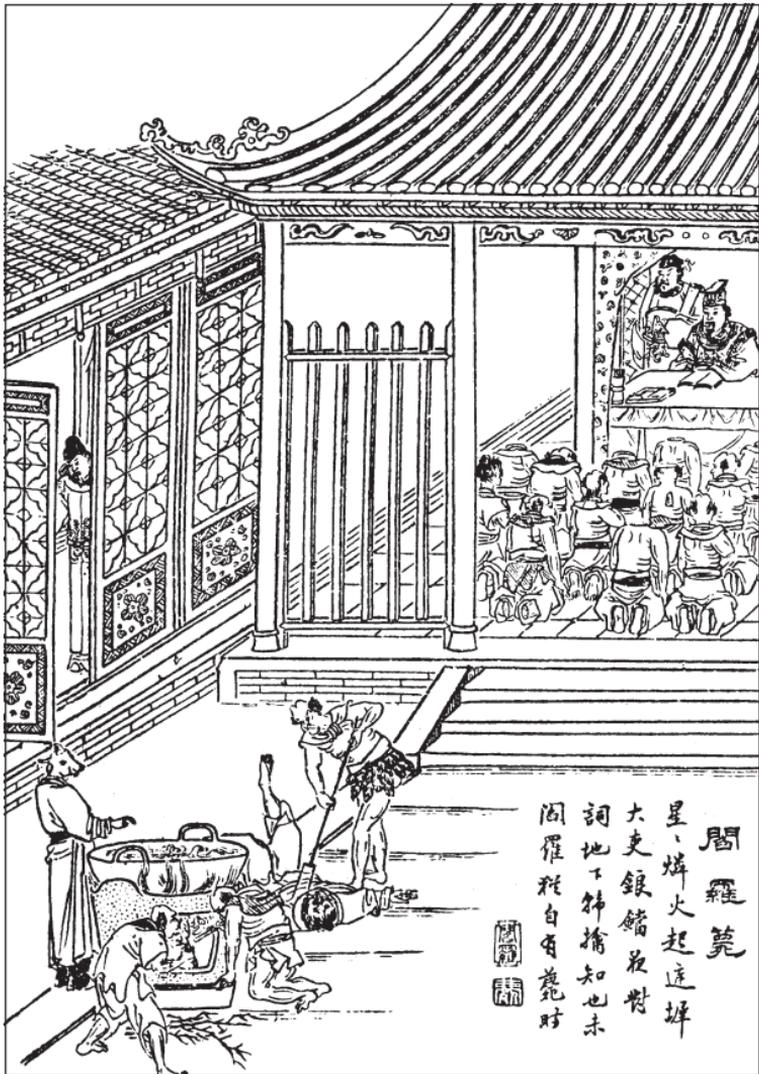
Trois ou quatre ans plus tard, le père de Wang décédait. Son fils ne lésina pas sur la dépense pour lui assurer un lieu de sépulture convenable et l'enterrer selon le cérémonial le plus complet. Le petit-fils s'était alors marié. Il était si sévèrement tenu par sa femme qu'il ne trouvait plus d'occasion de s'abandonner à sa passion du jeu. Le jour des funérailles du grand-père procura pour la première fois à la femme l'occasion de saluer sa belle-mère. Sûre au premier regard qu'elle serait pleinement capable de gérer la maison, Fangyun lui offrit trois cents tael à faire fructifier pour reconstituer un patrimoine.

Le lendemain, Huang Zijié rendit avec eux visite à Wang Mian et sa femme. Ils trouvèrent la résidence vide et ne surent jamais où le couple s'en était allé.

Le chroniqueur de l'étrange :

*Là où demeurent des beautés, qui ne les rechercherait jusqu'au fin fond des enfers, si besoin était ? A plus forte raison, là où la jouissance de la vie est sans limites ! Si les immortels terrestres permettaient d'emmener de jolies filles, il est à craindre que l'empereur lui-même s'en trouverait démuné.*

*Que sa versatilité lui ait coûté sa carrière est dans l'ordre des choses. Comment les immortels auraient-ils pu ne pas s'en soucier ? Quelle causticité dans les sarcasmes de ces femmes !*



閻羅筭  
 星、焯火起這埤  
 大吏銀鑄夜對  
 詞地下紳掄知也未  
 閻羅秤自有苑時



*Mort du juge des enfers*



## 276 - *Mort du juge des enfers*

Le père du gouverneur d'une certaine province, mort depuis longtemps, avait exercé au sud les fonctions de gouverneur général.

Une nuit, Son Excellence rêva de son père, la mine hâve et abattue, qui lui déclarait : « Je n'ai pas commis trop de fautes dans ma vie, sauf ce malencontreux transfert d'une garnison qui fut anéantie en route dans une embuscade tendue par des pirates. Je suis inculpé par Sa Seigneurie Yama qui use de tortures vraiment effroyables. Cette fonction est actuellement exercée par nul autre que Wei, ton intendant, qui doit passer demain te livrer des provisions. Il faudra le supplier de se montrer indulgent à mon égard. N'oublie pas ! »

Son Excellence se réveilla, troublé par ce rêve bizarre, auquel il ne voulait pas trop croire. Il s'était rendormi quand son père réapparut dans son sommeil et le lui reprocha : « Alors que ton père subit les pires tourments, que signifie de ne pas graver mes paroles dans ton cœur et de prendre ce rêve pour un simple cauchemar ? »

Le gouverneur, quelque peu secoué, prit soin de se renseigner dès le lendemain. Il avait effectivement un préposé nommé Wei sous ses ordres. Quand celui-ci se présenta pour un transfert d'approvisionnement, il le fit entrer. Deux hommes le contraignirent à s'asseoir, tandis que le gouverneur se levait et le saluait comme s'il était à la cour devant Sa Majesté. Puis, restant agenouillé, le

gouverneur lui expliqua, en larmes, la raison de son humilité. Comme Wei refusait de reconnaître le rôle qui lui était imputé, Son Excellence demeurait prostré, sans accepter de se relever. Wei finit par admettre que c'était vrai, mais, objectait-il : « La loi des services infernaux est inflexible. Elle n'est pas manipulable comme dans le monde des vivants. Je regrette de ne vous être d'aucun secours. »

Loin de se décourager, le gouverneur ne fit que le supplier avec plus d'insistance, tant et si bien que Wei ne put qu'acquiescer. Son Excellence le pria alors de régler au plus tôt l'affaire qui le préoccupait. Comme Wei s'inquiétait de ne pas disposer d'un endroit tranquille, le gouverneur proposa de lui faire balayer la salle de réception. Ayant obtenu sa promesse, il se releva et sollicita cette fois le privilège d'assister au procès. Wei refusa tout d'abord, puis cédant aux supplications de Son Excellence, lui recommanda : « Bon, allez-y, mais ne faites pas de bruit ! Si cruelles que puissent vous paraître les tortures d'outre-tombe, elles sont fondamentalement différentes de celles pratiquées ici-bas, puisqu'elles n'entraînent que momentanément une mort apparente, qui, en réalité, n'est pas vraiment la mort. Il n'y a pas lieu de vous effrayer de ce que vous verrez. »

La nuit venue, Son Excellence, caché sous la galerie, vit une foule bigarrée de prisonniers, tête coupée et bras rompus. Sur les marches étaient posés des chaudrons d'huile sous lesquels plusieurs acolytes enflammaient des fagots. L'instant d'après paraissait Wei, mais cette fois en grande tenue. Il monta sur le trône d'un air imposant et féroce, sans rapport avec sa mine habituelle. Les plaignants se prosternèrent. Ils réclamaient tous ensemble réparation d'injustes malheurs dont ils avaient si

cruellement souffert. Wei fit valoir à ces spectres : « Vous étiez destinés à périr des mains de ces pirates, ce sont eux les instruments de vos malheurs. Pourquoi vous en prendre indûment à votre chef ?

— C'est qu'il n'aurait pas dû nous transférer, clamèrent les fantômes. C'est à la suite de cet ordre insensé que nous avons péri de malemort. A qui la faute ? »

Le juge cherchait à disculper l'accusé, mais la foule des spectres exigeait réparation en poussant d'affreux hurlements. Force fut à Wei d'appeler les diables de garde : « Conduisez l'inculpé au chaudron d'huile et plongez-le dedans un instant, ainsi que l'exige la justice. »

Son intention était de calmer la vindicte des plaignants. Un garde infernal à tête de taureau se saisit donc du père de Son Excellence et le précipita du bout de sa fourche aux pointes acérées dans l'huile bouillante.

A ce spectacle, le gouverneur, le cœur déchiré d'une insupportable douleur, ne put s'empêcher de pousser un cri qui plongea la salle entière dans le silence et dissipa sur-le-champ toute la fantasmagorie. Son Excellence se retira en soupirant.

Au lever du jour, il revint voir Wei. Le malheureux gisait mort au milieu de la salle de réception.

Telle est l'histoire que m'a racontée Zhang Yuding de Songjiang. Comme elle n'ajoute rien à leur gloire, j'ai préféré taire le nom des protagonistes.





顛道人  
 游戲神仙自不群  
 笑看與蓋日終  
 諸叔弄倚豪門勢  
 槐園中空待植君



*Le Prêtre fou*



## 277 - *Le Prêtre fou*

Ce prêtre fou, dont j'ignore le nom, logeait au monastère des Collines de Meng. Tantôt chantant, tantôt sanglotant, sans que l'on sût pourquoi, on le voyait parfois mettre des pierres à bouillir en guise de repas.

Il arriva qu'à l'occasion de la fête du Double Neuf, le plus noble personnage de la sous-préfecture, emportant de quoi boire, s'en fut gravir la montagne aux alentours. Le sous-préfet allait, le baldaquin grand ouvert au-dessus de son palanquin.

Le festin englouti, il redescendit en passant du côté du monastère. Au moment où il en atteignait le portail, surgit le prêtre pieds nus, dans une robe en loques. Celui-ci se mit à déployer son propre baldaquin de toile jaune, criant de faire place, comme pour tourner en dérision celui du prestigieux mandarin, lequel le prit fort mal. Ce dernier donna l'ordre de chasser l'insolent sans lui ménager les insultes. Le prêtre s'éloigna en riant, abandonnant dans sa fuite le baldaquin que ses poursuivants mirent en pièces. Celles-ci se transformaient aussitôt en éperviers ou faucons qui s'envolaient à tire-d'aile dans toutes les directions. L'inquiétude des gens du sous-préfet tourna à la panique lorsque la poignée du baldaquin se changea en un énorme python aux yeux flamboyants, couvert d'écailles rouges. Dans un beau tohu-bohu, les poursuivants étaient sur le point de détalier, quand l'un d'eux crut pouvoir les arrêter en leur criant : « Ne craignez rien ! Ce n'est

qu'hallucination provoquée par un illusionniste. L'animal est incapable de dévorer qui que ce soit ! »

Sur ces réconfortantes paroles, il s'élança lame en main. La bête, gueule grande ouverte, lui fait face, furieuse, l'avale incontinent et le déglutit tout entier. L'escorte terrifiée se presse autour du noble personnage et bat en retraite, au pas de course, sans reprendre haleine avant d'avoir parcouru trois ou quatre lis.

Les quelques hommes envoyés en reconnaissance finirent, non sans hésitation, par entrer dans le monastère qu'ils trouvèrent vide, sans homme ni bête. Ils allaient s'en retourner présenter leur rapport, lorsqu'ils entendirent comme le halètement d'un âne sortir d'un vieux sophora. Effrayés, ils n'osaient s'approcher. Enfin, à pas feutrés, ils s'avancèrent et découvrirent un arbre pourri, creux à l'intérieur, avec un trou de la largeur d'une assiette. Ils s'aventurèrent à y regarder de plus près : le téméraire combattant du python y était planté, tête la première. Comme la cavité n'aurait pu contenir que deux mains réunies, il n'y avait aucun moyen de l'en sortir sans fendre l'arbre. Lorsqu'on y parvint, l'homme avait perdu connaissance. Il ne reprit vaguement conscience qu'un bon moment plus tard. Il fallut le ramener chez lui sur une civière.

Nul n'a su où le prêtre fou s'en était allé.

Le chroniqueur de l'étrange :

*Se promener en montagne baldaquin déployé est d'une vulgarité de la pire sorte. La plaisanterie de l'immortel n'en est que plus savoureuse.*

Yin Wenping, un jeune lettré de mon pays natal, le beau-frère du président du ministère des Finances Bi

Minbu, cultivait l'impertinence. A Zhangqiu vivait le lettré Zhou qui s'était élevé à partir d'humbles origines. Aussi ne sortait-il jamais sans chaise à porteurs. Il était lui aussi lointainement apparenté au président Bi. Sûr que Zhou viendrait pour l'anniversaire de la Grande Dame, la mère de Bi, Yin le devança sur son chemin en bottes de cuir de porc, tenue de lettré et placet en mains. Il attendit que la chaise fût arrivée à sa hauteur pour se placer à gauche de la route et s'incliner en déclamant : « Le bachelier de Zichuan a l'honneur d'accueillir le bachelier de Zhangqiu. »

Confus, Zhou descendit de sa chaise, bafouilla quelques mots de politesse et prit congé. Peu après, ils se retrouvèrent dans la salle de réception remplie de gens de hauts rangs qui cachaient mal leurs ricanements à la vue de l'accoutrement de ces deux simples bacheliers. Mais Yin les toisait fièrement, fort à l'aise. A l'issue du banquet, chacun, au-dehors, commanda sa voiture et ses chevaux. De son côté, Yin cria d'une voix forte : « Où est donc passée la voiture à dragon unique de Messire Yin ! »

Deux solides valets, un bâton plat à l'épaule, se présentèrent. Sautant à califourchon sur son « dragon », il lança quelques mots de remerciement à la cantonade et s'en fut à bonne allure.

Yin Wenping s'était ainsi montré au niveau de notre immortel.





胡四嫌

閱盡炎涼一瞬中  
 四娘真有大家風  
 怪他婢子偏修怨  
 扶取雙眸血濺紅

古田

*Le Fabuleux Destin de la petite dernière*



## 278 - *Le Fabuleux Destin de la petite dernière*

Cheng Xiaosi, originaire de Jiannan, était un garçon d'une intelligence précoce, doué pour les lettres. Le décès de ses deux parents l'avait laissé dans un dénuement extrême. Aussi, faute de connaître un autre métier pour vivre, avait-il sollicité un emploi de secrétaire auprès de l'administrateur en chef Hu.

Après l'avoir testé en le mettant à l'épreuve, le haut fonctionnaire, enchanté, s'exclama : « Un garçon de cette étoffe ne restera pas longtemps dans la pauvreté. Je lui donne ma fille ! »

L'administrateur avait trois fils et quatre filles, toutes, encore dans les langes, déjà promises à de grandes familles mandarinales, sauf la dernière, née d'une femme secondaire, d'origine obscure. Sa mère prématurément décédée la laissait sans avoir été fiancée à l'âge où la fille nubile change de coiffure. En l'épousant, en gendre installé chez ses beaux-parents, Cheng prit leur nom : Hu.

La famille critiquait et raillait la décision de ce vieux gâteux, mais Son Excellence n'en avait cure. Il fit libérer dans la résidence de quoi loger les nouveaux mariés et leur fournit sans lésiner tout ce dont ils pouvaient avoir besoin. Les trois fils de la maison méprisaient trop le gendre adoptif pour daigner s'asseoir à leur table et les domestiques des deux sexes ne leur ménageaient pas les sarcasmes. Le jeune homme gardait le silence et, sans

chercher à se défendre, travaillait d'arrache-pied. Il n'interrompait pas ses lectures lorsqu'on cherchait à le provoquer. Si l'on se mettait à chanter et faire du vacarme près de lui, il emportait tranquillement ses livres et allait étudier au quartier des femmes.

Avant les fiançailles de la quatrième sœur, un physionomiste expert à prédire les carrières avait examiné tous les enfants sans rien trouver de flatteur à dire, mais arrivant à la plus jeune, il s'était récrié : « Voici celle qui deviendra une vraie dame noble. »

Quand elle épousa ce pauvre Cheng, ses sœurs l'appelèrent par dérision « la dame noble ». Digne et avare de paroles, elle faisait la sourde oreille. Les servantes, jeunes ou vieilles, imitèrent bientôt l'attitude méprisante de leurs maîtresses. Cannelle, la soubrette de la petite dernière, en était indignée, clamant auprès de qui voulait l'entendre : « Et qui sait si notre jeune seigneur ne deviendra pas un noble mandarin ? »

Lorsque cette prétention vint aux oreilles de la sœur cadette, celle-ci rabroua la servante : « Sieur Cheng, noble mandarin ? Je n'aurais plus qu'à m'arracher la pupille des yeux !

— Le moment venu, rétorqua Cannelle furieuse, je crains qu'il ne faille vous y résoudre. »

La servante de la cadette, Fragrance de Printemps, prit le parti de sa maîtresse : « Si Madame manque à sa parole, je donnerai les miennes ! »

Hors d'elle, Cannelle lui frappa la paume en signe d'engagement solennel, ajoutant : « Un serment qui vous rendra toutes les deux aveugles, je vous le garantis. »

Irritée de ce ton agressif, la cadette la gifla. Cannelle se mit aussitôt à sangloter bruyamment. Alertée, Madame mère se contenta de sourire, ne sachant trop quel parti

prendre. Cannelle s'en fut se plaindre auprès de sa maîtresse qui venait de se mettre à filer. Celle-ci poursuivit son travail comme si de rien n'était, sans montrer d'humeur ni ouvrir la bouche.

A l'occasion de l'anniversaire de Son Excellence, les gendres de la famille vinrent présenter leurs félicitations, entassant les cadeaux. La sœur aînée demanda d'un air moqueur à la benjamine ce qu'ils avaient apporté. « Une bouche portée par deux épaules », persifla la cadette. La benjamine resta impassible et ne manifesta pas le moindre embarras. A la voir en toute occasion aussi empotée, chacun et chacune se sentaient encouragés à multiplier les remarques désobligeantes. Seule la concubine favorite de Son Excellence, Dame Li, celle qui lui avait donné la troisième sœur, traitait la benjamine avec égards et lui témoignait souvent de la sollicitude. Elle ne manquait aucune occasion de répéter à sa fille : « Ta petite sœur est avisée sous des dehors modestes. Elle est douée d'une vive intelligence qu'elle n'étale pas. Elle a mis toutes ses sœurs dans son sac, sans qu'elles s'en rendent compte. Son mari travaille jour et nuit. Il ne saurait demeurer indéfiniment au-dessous des autres. Ne suis pas le mauvais exemple que te donnent tes sœurs. Il convient de bien les traiter et de rester à l'avenir en bons termes avec eux. »

Aussi, chaque fois qu'elle rentrait dans sa famille, la troisième se montrait-elle heureuse de revoir sa petite sœur.

Cette année-là, soutenu par son beau-père, Cheng obtint le grade de bachelier, ce qui lui permit de s'inscrire à l'école de la sous-préfecture. L'année suivante, l'examen présidé par le commissaire à l'éducation le classa parmi les candidats autorisés à se présenter à la licence. Mais le décès de Son Excellence, dont il portait le patronyme, lui